

# CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE D'ALSACE

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS  
HISTORIQUES D'ALSACE

## ANZEIGER FÜR ELSÄSSISCHE ALTERTUMSKUNDE

ORGAN DES  
VERBANDES DER ELSÄSSISCHEN ALTERTUMS- UND GESCHICHTSVEREINE  
STRASBOURG — PALAIS DES ROHAN — QUATRE NUMÉROS PAR AN 6 Frs.

N° 45—48.

Mai 1921.

N° 1 à 4 de la XII<sup>e</sup> année.

### UN CHAR DE CULTE, A QUATRE ROUES ET TRONE, DÉCOUVERT DANS UN TUMULUS GAULOIS A OHNENHEIM (ALSACE).

*Les tumuli d'Ohnenheim.*

Le tumulus qui nous occupe est connu depuis plus de soixante ans ; mais ce n'est que depuis très peu de temps qu'il nous a livré son secret.

En 1857, l'architecte alsacien M. RINGEISEN signalait au comité de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace (*Bulletin*, vol. II, 1858, p. 58) la présence d'un grand nombre de tumuli dans la forêt de Sélestat et dans ses environs, sur les pâturages de *Heidolsheim* et de *Mussig* ; « un peu plus loin, sur le pâturage d'*Ohnenheim*, d'autres tumuli sont couverts de broussailles et mesurent chacun une centaine de mètres de circonférence à la base, sur une hauteur de trois mètres environ au sommet. »

A la même séance, le sous-préfet de Sélestat, M. VALLOIS, présentait un plan plus ou moins exact — il l'avoue lui-même — de ces tumuli. Il en compte quatre-vingt-dix. Ce plan, publié par la Société dans le tome II de son *Bulletin* (1858), fut reproduit également, en 1861, par MAX DE RING dans ses *Tombes celtiques*, vol. II. Nous l'avons utilisé de notre côté pour notre carte fig. 196, donnant un aperçu de la région dont nous nous occuperons dans ce mémoire.

M. Vallois indique dans la banlieue d'Ohnenheim quatre tumuli de grandes dimensions (les nos 8, 9 et 10 du plan fig. 196 ; le quatrième, sans numéro, est situé au nord de son tumulus n° 8). Ils se trouvent entre le *Scheidgraben* et le *Blindbach*, à 2 kilomètres et demi au nord-ouest du village d'Ohnenheim, sur un pâturage qui s'appelle *Ohnemer Schlei*, ce qui signifie Ried ou marais d'Ohnenheim<sup>1</sup>.

La partie nord du même pâturage appartient à la commune d'*Heidolsheim* et porte un nombre encore plus considérable de grands

1. Ce Schlei, Schlee, Schluth est de la même racine que *Ste* dans Sélestat, en 728 Selatstat, 775 Sladistatt, 1095 Slezstadt, plus tard Schlestadt, Schlettstadt, ville dans le marais, Riedstadt.



et petits tumuli, les uns non fouillés, les autres fouillés entièrement ou partiellement. Au nord, cette vaste nécropole, interrompue par la grande route Sélestat-Heidolsheim, se continue vers le village de Mussig. En total ces tumuli forment une ligne large de 500 mètres et longue de huit kilomètres et demi. Il n'y a pas en Alsace de plaine plus richement dotée de tumuli et aucune plus belle et plus instructive sous ce rapport pour les archéologues et, surtout, pour les préhistoriens.

Au sud, le pâturage d'Ohnenheim est limité par le *Viehweg* (N) qui relie Bergheim avec Ohnenheim et Marckolsheim et dont le

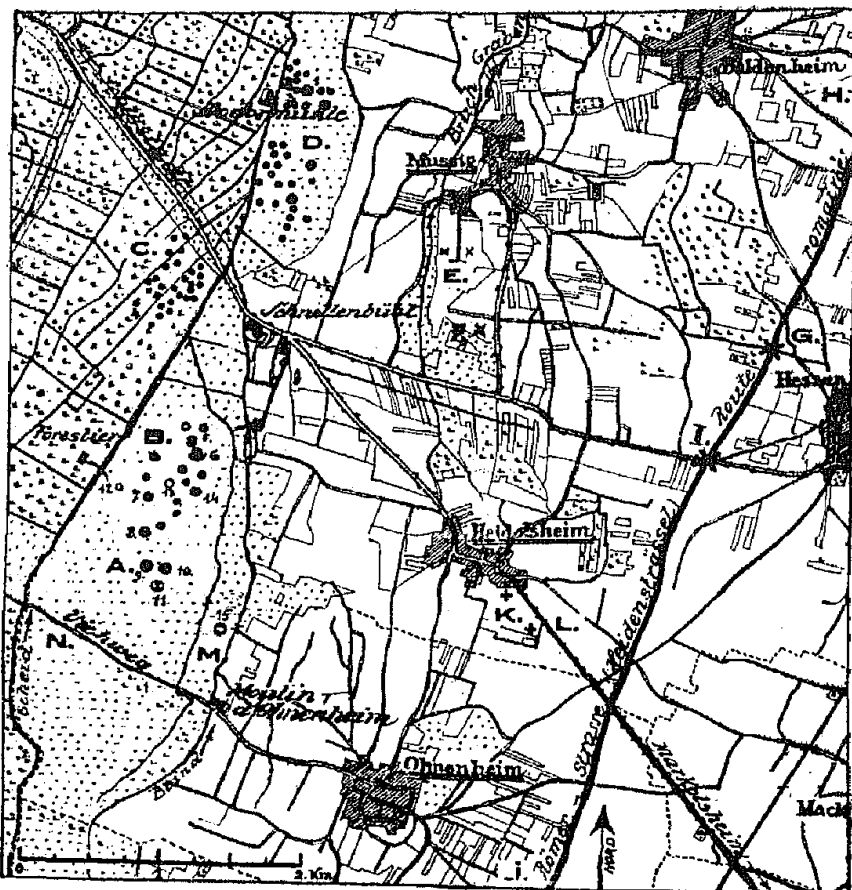


Fig. 196. Les tumuli d'Ohnenheim (A), Heidolsheim (B) et Mussig (C, D), la station romaine de Mussig-Vicenz (E, F) et la grande route romaine dite Heidenstrassel (H—J)

nom (chemin du bétail), assez répandu en Alsace, indique généralement une haute antiquité.

Quant aux tumuli d'Ohnenheim, ajoutons tout de suite que nous avons pu constater, sur le même pâturage, la présence de *trois autres tumuli restés inconnus* à Vallois et à de Ring et non portés par conséquent sur leur carte, peut-être par le fait qu'ils avaient été déjà aplanis avant 1857 :

Le premier se trouvait non loin de la petite passerelle qui relie le chemin des tumuli à la maison forestière (c'est le n° 12 de notre plan fig. 196). Il est entièrement nivelé et n'a même plus conservé la forme circulaire de sa base.

Le deuxième (notre n° 11) se trouve, à côté d'un petit arbre, au sud-est de notre tumulus à char. Il a fort bien conservé la forme ronde de sa base qui mesure 36 mètres de diamètre. La hauteur actuelle est à peine de 50 centimètres, le quart ou le cinquième de son élévation primitive. Une tranchée que nous avons fait creuser dans cette base de tumulus, en octobre 1920, a donné au centre quelques petits tessons préhistoriques, mais ni ossements, ni traces d'objets de bronze ou de fer. Les tessons sont de couleur noire, peu cuits et ont dû appartenir tous à un même pot. Ils paraissent être du même âge que ceux du tumulus à char dont nous parlerons tout à l'heure.

Le troisième tumulus non relevé par Vallois se trouvait au sud-est de ce pâturage au-delà du Blindbach au lieu dit *Zwischengräben* (M n° 15 de notre plan). Au commencement de l'année 1919, des soldats français, cantonnés à Ohnenheim, ont remanié ce tumulus pour s'en servir de cible et pare-balles. Ils en ont enlevé à peu près les trois quarts, y compris le centre du tumulus et en ont probablement touché et détruit la sépulture principale. Pourtant, nos recherches dans les déblais n'ont donné ni tessons ni traces de bronze ou de fer ou d'ossements humains.

En somme, ce que nous savons de ces tumuli d'Ohnenheim se réduit à très peu de chose. Des fouilles futures dans les tertres encore plus ou moins intacts nous renseigneront peut-être mieux. Pour le moment, c'est surtout le tertre A n° 9, le tumulus à char, que nous étudierons ici.

#### *Le tumulus à char.*

Ce tumulus porte sur notre plan fig. 196, ainsi que sur celui de M. Vallois, le *numéro 9*. Il a un diamètre de 33 à 34 mètres sur 2 m. 60 ou 2 m. 70 de hauteur. Il était probablement à l'origine un peu plus haut et moins large, les pluies ayant enlevé peu à peu de la terre du sommet pour la déposer vers sa base et sur le cercle en gravier que nous décrirons tout à l'heure.

*La matière du tertre* est une terre fort noire, tourbeuse et d'aspect très gras. C'est celle qui recouvre ici un peu partout, sur 20 à 30 centimètres d'épaisseur, le soussol des pâturages, fait d'un gravier fin et de couleur jaunâtre, arrosé par les eaux souterraines.

La terre noire de notre tumulus est prise sans doute dans le voisinage immédiat. Aussi observe-t-on encore aujourd'hui dans cette plaine des parties d'un niveau plus bas et plus humide qui paraissent indiquer les endroits d'où l'on a retiré la terre pour les divers tumuli de cette plaine. Les propriétaires de ces pâturages étant gênés par ces trous et par les tumuli, essayent de remplir les trous avec la terre des tumuli, de sorte que les nécessités de la vie moderne font reprendre peu à peu à l'endroit l'aspect qu'il avait avant l'érection des tombes.

*Notre tumulus était entouré d'un cercle en gravier rapporté exprès* (voir fig. 197). C'est le propriétaire de la moitié sud du tertre, M. Kieny, qui attira notre attention sur ce fait intéressant, que confirmèrent de suite nos fouilles et nos sondages. Ce cercle de gravier recouvre la terre noire environnante du niveau primitif sur

une largeur d'environ 1 mètre et une profondeur d'environ 15 à 20 centimètres. Il est couvert en partie par la terre de la périphérie du tumulus.

Il se peut qu'on ait voulu préciser par ce cercle la périphérie du tertre et aider ainsi ses constructeurs. Mais il faut plutôt comparer ce cercle de gravier aux *cercles rituels* en blocs de pierre et aux tranchées circulaires qui entourent assez souvent les tumuli, surtout ceux à riche inventaire de l'époque du bronze et du fer. Déchelette (III, p. 1030) pense qu'ils étaient destinés à délimiter la demeure « funéraire pour la sécurité des vivants, à l'instar des fossés et des cercles magiques que ne pouvaient franchir, selon une croyance répandue dans l'antiquité, les fantômes et les esprits des morts. » Peut-être devaient-ils, un peu dans le même ordre d'idées, protéger aussi la sépulture contre des violateurs et la profanation.

A part ce cercle de gravier, aucun fossé<sup>1</sup>, aucun cercle ou bloc en pierre n'ornait l'extérieur du tumulus, ce dernier ne contenait même aucune pierre. Il faut pourtant mentionner, sur le sommet de notre tumulus encore intact à notre arrivée, un petit *enfoncement* d'une trentaine de centimètres de diamètre et d'une quinzaine de profondeur, qui se continuait dans le sol par une terre de couleur moins noire, plus grisâtre. Il nous parut que cet enfoncement était dû, moins à l'effondrement d'une chambre centrale (qui en effet n'a pas existé) qu'à une *poutre pourrie* qui couronnait autrefois le sommet du tumulus et qui remplaçait dans ce cas les *menhirs en pierre* que nous avons constatés sur certains tumuli de l'Alsace appartenant à la même époque<sup>2</sup>. Le manque de pierres dans cette plaine expliquerait fort bien leur remplacement par un *menhir en bois*.

En 1917, des soldats bavarois stationnés à Ohnenheim avaient choisi ce tumulus comme cible et pare-balles pour leurs essais de tir. Ils y avaient pratiqué pour cela, du côté sud-ouest, *deux tranchées*. L'une, large à sa base de 2 m. 50, en haut de 4 mètres, était longue de 33 mètres et allait jusqu'au sol du tumulus (fig. 197 A, B); l'autre, de 7 mètres de largeur, coupait le talus sud en deux morceaux et avait pour but de donner libre accès aux projectiles dirigés sur la cible érigée au milieu de la grande tranchée (fig. 197 C). C'est en creusant la grande tranchée que les Bavarois ont découvert un squelette et une bonne partie des objets de bronze et de fer qui nous occuperont dans ce rapport. Ils ramassèrent tant bien que mal tout ce qui se présentait à leurs yeux. Malheureusement ce n'est que cinq mois après cette découverte, la troupe étant déjà partie, que nous entrâmes, de la part du gouvernement et comme propriété d'état, en possession de ces objets et d'un rapport. Ce dernier indiquait du reste seulement l'endroit de la trouvaille et sa profondeur approximative (2 m. 60 à 2 m. 80).

---

1. Des tumuli de la plaine d'Ohnenheim-Heidolsheim, deux, le grand n° 5 et le petit n° 6 du plan fig. 196, possèdent des fossés (signalés du reste déjà par Vallois dans une lettre de 1857, inventaire n° 30190 de notre catalogue).

2. R. FORREY, *Menhir-Grabstellen aus Grabhügeln von Ernolsheim etc.* (Anzeiger f. els. Alt. 1913, p. 342—53).

Ce rapport et ces objets aussitôt reçus, nous envoyâmes notre ouvrier sur place pour sonder le terrain et préparer des fouilles complémentaires. Il en rapporta, avec différents débris ramassés par lui dans les parties déjà déblayées, la nouvelle de l'impossibilité — c'était en pleine guerre — d'y pratiquer pour le moment des fouilles plus étendues. D'autres obstacles retardèrent cette entreprise jusqu'au 4 août 1920. A partir de ce jour, nos propres fouilles durèrent, trop souvent interrompues par des pluies, jusqu'au mois d'octobre 1920<sup>1</sup>. Elles avaient pour but de rechercher dans les

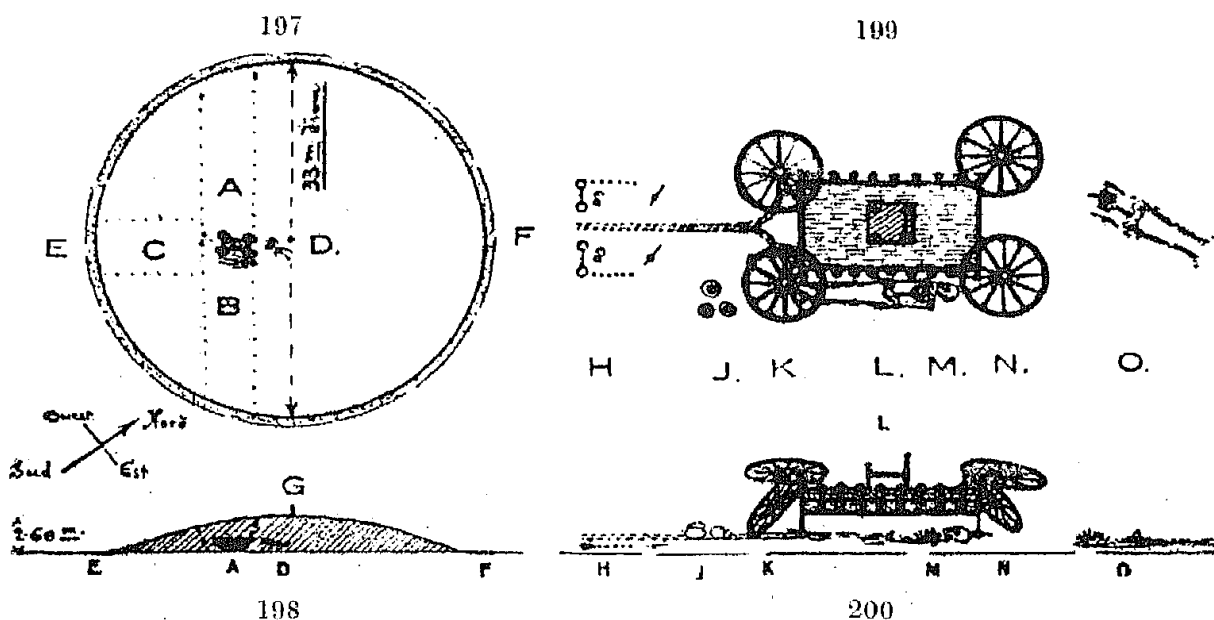


Fig. 197--200. Le tumulus et la sépulture à char d'Ohnenheim, 197 plan, 198 coupe du tumulus, 199 reconstitution de la sépulture à char vue d'en haut, 200 vue de profil.

déblais des objets passés inaperçus par les soldats, d'étudier les conditions de cette sépulture, de fouiller le centre et selon nos moyens les autres parties du tumulus laissées intactes par les Bavares. Ces trois quarts restants faisaient espérer, vu la richesse du premier quart, une récolte de même importance, mais ils n'ont pas donné le résultat attendu. Il n'y a aujourd'hui plus de doutes que la sépulture principale n'occupait pas le centre mais la moitié sud du tumulus.

Ce décentrement n'est à attribuer dans notre cas ni à l'inattention des fossoyeurs ni à un déplacement du sommet par des tombes ajoutées plus tard, mais plutôt à l'intention de protéger la sépulture principale contre des voleurs en dissimulant sa vraie situation, procédé observé du reste à plusieurs reprises dans les tumuli de l'âge du bronze et du fer et même dans les pyramides d'Égypte.

1. Outre le rapporteur et notre ouvrier, M. Bottemer, assistaient temporairement à nos fouilles et prenaient une part active aux travaux MM. J. Colin (qui a bien voulu lire et relire nos épreuves), Gœhner, Granier, Jænger, M<sup>mes</sup> Loew et Neumann. — Les objets découverts sont catalogués au Musée Rohan sous les nos 28130 à 28199.

*Les restes de squelettes et leur orientation.*

Les ossements humains ramassés par les soldats se composent, déterminés par notre ami et collègue le docteur Blind, des restes suivants :

n° 28 131 a, *fémur droit*, conservé sur une longueur de 28 centimètres, avec des traces d'oxyde de bronze et de fer;

n° 28 131 b, fragment de *tibia droit*, imprégné sur toute la longueur conservée (22 centimètres) d'oxyde de bronze et aussi un peu de fer;

n° 28 131 c, *fémur gauche*, long encore de 19 centimètres, sans traces d'oxyde;

n° 28 131 d, *humérus droit*, 18 cm. 5 de longueur, avec quelques traces d'oxyde de fer et de bronze;

Plus quelques petits fragments sans importance.

Nos propres fouilles nous livrèrent, du même squelette, le 6 août 1920 : un *métacarpe*, sans aucune trace d'oxyde de bronze ou de fer, trouvé dans les décombres de la tranchée bavaroise; un reste de la *cavité articulaire* du bras gauche, sans oxydation, trouvé avant d'arriver au bout nord-est de notre tranchée; un fragment de *maxillaire* avec trois incisives très usées et fortes traces d'oxyde de bronze. Ce débris a été trouvé dans la terre non remaniée des Bavarois mais trouée par leurs projectiles, dont deux se trouvaient dans le voisinage immédiat de ce reste de mâchoire. Il gisait 20 centimètres au-dessus de la base du tumulus à une distance de 1 m. 50 du côté nord de la grande tranchée bavaroise.

Ces restes humains, si endommagés qu'ils soient, permettent pourtant plusieurs déductions importantes :

Aucun de ces ossements ne porte de traces d'incinération. C'est donc, comme du reste la plupart des sépultures de cette époque en Alsace, une *sépulture à inhumation*.

Les os constituent les restes d'un seul individu et attestent un personnage d'assez grande taille, adulte et même, selon les dents fort usées, déjà *assez âgé*. Quant au sexe, personne n'a pu nous dire si ces ossements sont masculins ou féminins.

Comme les soldats, en creusant leur tranchée, ont trouvé les jambes et un bras, tandis que nous, en avançant vers le nord, avons découvert à l'extrémité nord-est de la sépulture les os de l'épaule et de la mâchoire, on peut en déduire avec certitude que *le mort était déposé les pieds vers le sud-ouest, la tête au nord-est*.

La distance entre la mâchoire et la ligne nord de la tranchée nous dit que le mort avait été *enterré en position étendue*. Il n'était donc ni accroupi ni assis sur son siège, ce qui n'exclue pourtant pas qu'on ne l'ait transporté de son domicile au tumulus soit assis sur son trône ou bien étendu sur le char entre les pieds du siège, ou entre le siège et l'un des bords du char<sup>1</sup>.

---

1. Comparez, par exemple, la plaque en terre cuite Rayet (Reinach, *Répertoire des reliefs*, II, p. 300), le mort étendu sur un char à deux roues, et le grand vase Dipylon (Forrer, *Reallexicon*, pl. 50), le mort étendu sur son lit sur un char à quatre roues. Quant au transfert des morts en position assise, rappelons qu'encore de nos jours dans certaines parties de la Russie les cadavres de prêtres de haut rang sont transportés au cimetière non dans un cercueil mais assis et exposés au public sur leur portehaise.

Une fois arrivé au tumulus en préparation, on a enlevé le mort du char et on l'a *déposé au côté est de celui-ci*. Cette position, indiquée dans notre esquisse fig. 199, se déduit de plusieurs faits : D'abord on n'a trouvé de restes du char que du côté ouest de la ligne occupée par le corps du défunt. Son côté est, encore intact lors de notre arrivée sur place, ne contenait aucun reste du char. Aussi, sont-ce surtout les ossements du côté droit du squelette voisins du côté est du char qui ont été imprégnés de vert-de-gris et d'oxyde de fer par les anneaux résonnants en fer et les plaques ajourées en bronze qui garnissaient le char.

Nos fouilles poursuivies vers le centre du tumulus et après avoir traversé une parois stérile, ont exhumé *un second squelette* (17—19, VIII, 1920). Ce dernier se trouvait à 1 m. 60 de profondeur, 18 mètres de la périphérie, juste au milieu du tumulus (fig. 197). Il n'en reste que quelques fragments d'os des épaules, d'un des bras, du bassin et des jambes. Les épaules étaient placées à l'ouest, les pieds à l'est (fig. 199). Les dimensions de ces ossements font penser à un homme relativement jeune, d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années.

*Toute trace de la tête manquait* sans que l'on ait pu constater un remaniement de la terre. Faut-il penser à un *décapité*, comme Bosteaux-Paris en a trouvé à Bouverets (Déch. III, p. 1036)? Serait-ce alors un esclave immolé à l'occasion de la sépulture à char?<sup>1</sup> Insistons sur les deux faits importants : les os de ce squelette quoique fortement mangés par l'humidité se trouvaient tous dans leur *position anatomique*; ils n'étaient accompagnés d'*aucun mobilier funéraire*, ni parure, ni tesson, ni même de traces d'oxyde de bronze ou de fer, rencontrés par contre si souvent dans la terre et sur le squelette de la sépulture à char.

#### *Les restes de vases et de mets funéraires.*

En ce qui concerne les restes de *vases de terre et de bronze* nous n'avons trouvé aucun tesson dans les trois quarts du tumulus restés intacts jusqu'à notre arrivée. Tout ce qu'en avaient ramassé les soldats et nous-même en refouillant la terre remuée s'est trouvé exclusivement dans la tranchée sud du tumulus, donc *aux pieds du défunt* — coutume observée du reste aussi dans les grandes sépultures à char de guerriers, à la Gorge-Millet, à Somme-Bionne, etc. (fig. 201).

*Les tessons* ramassés sont en très petit nombre et tous trop petits pour qu'on puisse en reconstituer la forme primitive. On se demandera même si certains de ces tessons formaient vraiment encore des pots entiers le jour de leur déposition ou si on les a ajoutés à la sépulture tout simplement déjà à l'état de tessons — rite funéraire observé ailleurs à plusieurs reprises. — Ces tessons se composent comme suit :

a) Deux tessons de 6 millimètres d'épaisseur (3 et 4 centimètres de diamètre), fig. B, pl. XXXII, portant sur leur surface extérieure

---

1. Comparez à ce sujet César, VI, 19 et les descriptions d'Hérodote (IV 71) des immolations rituelles chez les rois scythes. Mais lisez aussi S. REINACH, *Le culte de Halae et le Druidisme* (Rev. Arch. 1913 II p. 87 sg.).

des traces de peinture rouge. Leur terre est de couleur grise et a l'aspect bien cuit des poteries du début de l'époque de la Tène.

b) Un autre tesson de 8 millimètres d'épaisseur (sur 2 et demi centimètres de largeur) ayant appartenu à une coupe ou à un pot en terre assez grossière et de couleur noire.

c) Un quatrième se compose d'une terre mêlée d'éclats de quartz, de couleur noire, à surface rouge et inégale; la surface intérieure est de couleur brun jaune (épaisseur 5 à 8 millimètres, diamètre 6 centimètres).

d) Trois fragments (7 à 10 millimètres d'épaisseur) ayant appartenu à un pot plus grand et d'une terre noire à l'intérieur, jaune aux deux surfaces.

e) Le seul tesson orné de gravures, fig. A, pl. XXXII, a 6 millimètres d'épaisseur et se compose d'une terre noire à l'intérieur, jaune aux deux faces. Sa surface extérieure, un peu bombée, porte deux rubans en zigzags gravés et remplis de petits traits également gravés. La zone entre ces deux rubans est peinte en rouge « Bordeaux »; l'autre zone est colorée en noir. C'est le représentant caractéristique des urnes hallstattiennes peintes en rouge et noir et de forme plus large que haute — type d'urnes qui se trouve chez nous jusqu'aux débuts de la Tène. Sur sa face intérieure, ce tesson porte des traces d'oxyde de bronze comme si ce vase en avait renfermé un autre, plus petit, en bronze, coupe à boire ou cuiller.

Peut-être faut-il classer aussi dans la catégorie de la vaisselle funéraire les quelques *feuilles de revêtement en bronze*, fig. D, pl. XXXII. Elles ont un demi-millimètre d'épaisseur et sont battues en forme ronde, de 7 centimètres de diamètre au bord, puis ornées de lames appliquées en bronze et formant un zigzag. Elles ont recouvert peut-être un *vase en bois* car un fort clou de bronze traversant les deux lames doit y avoir été enfoncé dans du bois. Mais ne faut-il pas attribuer ces restes plutôt à la garniture des moyeux dont nous parlerons plus tard? Rappelons pourtant que la trouvaille de *Birmenstorf* en Suisse, un peu analogue mais encore plus incomplète que la nôtre, a livré également un vase, ou plutôt une coupe fabriquée en bronze forgé (fig. 211<sub>14</sub>)<sup>1</sup>.

Plusieurs *ossements d'animaux* ont été trouvés par nous en fouillant les remblais de la sépulture à char: La moitié gauche de la mâchoire supérieure d'un *chevreuil*, des os de *volaille* et de *lapins*.

---

1. *La trouvaille de Birmenstorf*, en Suisse (Argovie), date de 1860, mais n'avait pas été reconnue jusqu'à ce jour comme sépulture à char et comme trouvaille préromaine. Ce n'est que la trouvaille d'Ohnenheim qui nous a permis cette constatation. Elle se compose de deux pieds en bronze, d'un siège analogue à celui d'Ohnenheim, de deux boutons en bronze provenant évidemment du même meuble et d'une douzaine de plaques ajourées, ornées en forme de petites boules creuses, ayant évidemment eu la même destination d'ornements de la caisse du char que les nôtres; puis d'une plaque de garniture de moyeu et d'une feuille de revêtement de rayon; enfin d'une clochette en bronze et de différents anneaux et de boutons ayant fait partie du harnachement. Voir à ce sujet «*Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*» (Zürich 1921, n° 1 p. 11 et suite. R. FORREER, *Ein vorrömisches Wagengrab bei Birmenstorf im Aargau*. De cet article est ici reproduit le cliché fig. 211 donnant les types de cette trouvaille.



On pensera à des restes de *nourriture funéraire*<sup>1</sup>, mais certains des derniers ossements sont d'un aspect assez récent, de sorte qu'on les attribuera peut-être plutôt à la nourriture des renards qui se sont logés dans ce tumulus et dont nous avons découvert les terriers.

*Les restes de harnachement des chevaux.*

Les sépultures à chars de guerre sont accompagnées assez souvent des *restes du harnachement des chevaux*. Notre tumulus en a livré également un bon nombre. — Ces objets se trouvent d'ordinaire du côté du timon du char, donc dans la direction des pieds du défunt, souvent dans un petit trou creusé à part (fig. 201). Il nous semble que nos pièces de harnachement d'Ohnenheim étaient placées de la même façon car toutes les pièces de ce genre proviennent de la tranchée creusée par les soldats, c'est-à-dire de la partie sud de la sépulture.

Quatre anneaux en fer, de 6 centimètres de diamètre et de 6 millimètres d'épaisseur, ont dû former *deux mors à cheval* (fig. A et B, pl. XXX). Il ne restent des traverses malheureusement que quelques petits fragments des bouts qui reliaient les traverses avec les anneaux. C'est le type des mors caractéristiques de l'époque de la Tène<sup>2</sup>.

Leur nombre de deux indique bien que notre char était *fait pour deux chevaux*. Mais nous n'avons trouvé aucun os de cheval. On admettra par conséquent que, comme dans la plupart des ensevelissements à chars, les chevaux — plus rares ou plus appréciés alors que les esclaves — n'ont pas été sacrifiés. On s'est contenté de les indiquer en enterrant avec le char leur harnachement.

*Les brides en cuir*, dont nous avons reconstruit l'arrangement en fig. c XXX, en nous fondant sur des documents divers de l'antiquité<sup>3</sup>, ne se sont naturellement pas conservées. Mais on peut leur attribuer sans hésiter les *boutons en bronze* fig. F, pl. XXX, tels qu'on les voit, dans un format relativement plus grand, orner les brides des cavaliers gaulois représentés sur le fourreau bien connu de la Tène I découvert à Hallstatt (Déchelette III, fig. 297). Les boutons d'Ohnenheim ont 1 cm. 8 de diamètre et 6 millimètres de hauteur. Ils sont creux et portent au revers une traverse d'attache. Comme celle-ci ne laisse passer qu'une lanière en cuir très mince, trop faible pour la bride proprement dite, il faut supposer que ces boutons y étaient appliqués par des liens intermédiaires ou qu'ils ornaient les cuirs moins forts montant au front et au cou du cheval.

A Ohnenheim on a recueilli sept exemplaires de ces boutons ; d'autres s'y sont sans doute perdus. Dans la trouvaille de Birmensdorf (voir fig. 211 4, 6), on en a ramassé douze exemplaires, ce qui donnerait à chaque cheval six pièces, trois pour chaque côté, ainsi qu'on les voit sur le fourreau susmentionné, ou bien six, si l'on admet que seulement le côté gauche du cheval de gauche et

1. Les offrandes de ce genre se composaient dans la tombe à char de guerre de Châlons d'os de sanglier, de lièvres, de pigeons, de coq, de canards et de grenouilles.

2. Comparez à ce sujet planche IV de notre ouvrage Zschille et Forrer, *Die Pferdetrense in ihrer Formenentwicklung* (1893) et Déchelette III, fig. 511.

3. Comparez Zschille-Forrer pl. II, V, VI, VII.

le côté droit du cheval de droite étaient ornés de ces boutons-phalères.

L'extrémité de la bride, là où elle s'attachait au mors, est marquée par le bouton en bronze à anneau en fer fig. E, pl. XXX. Ce dernier reliait la bride avec le grand anneau du mors. Le bouton, d'un format un peu plus grand que celui des autres (2 cm. 2), est muni d'une prolongation, se terminant en petit anneau fixe, fondue

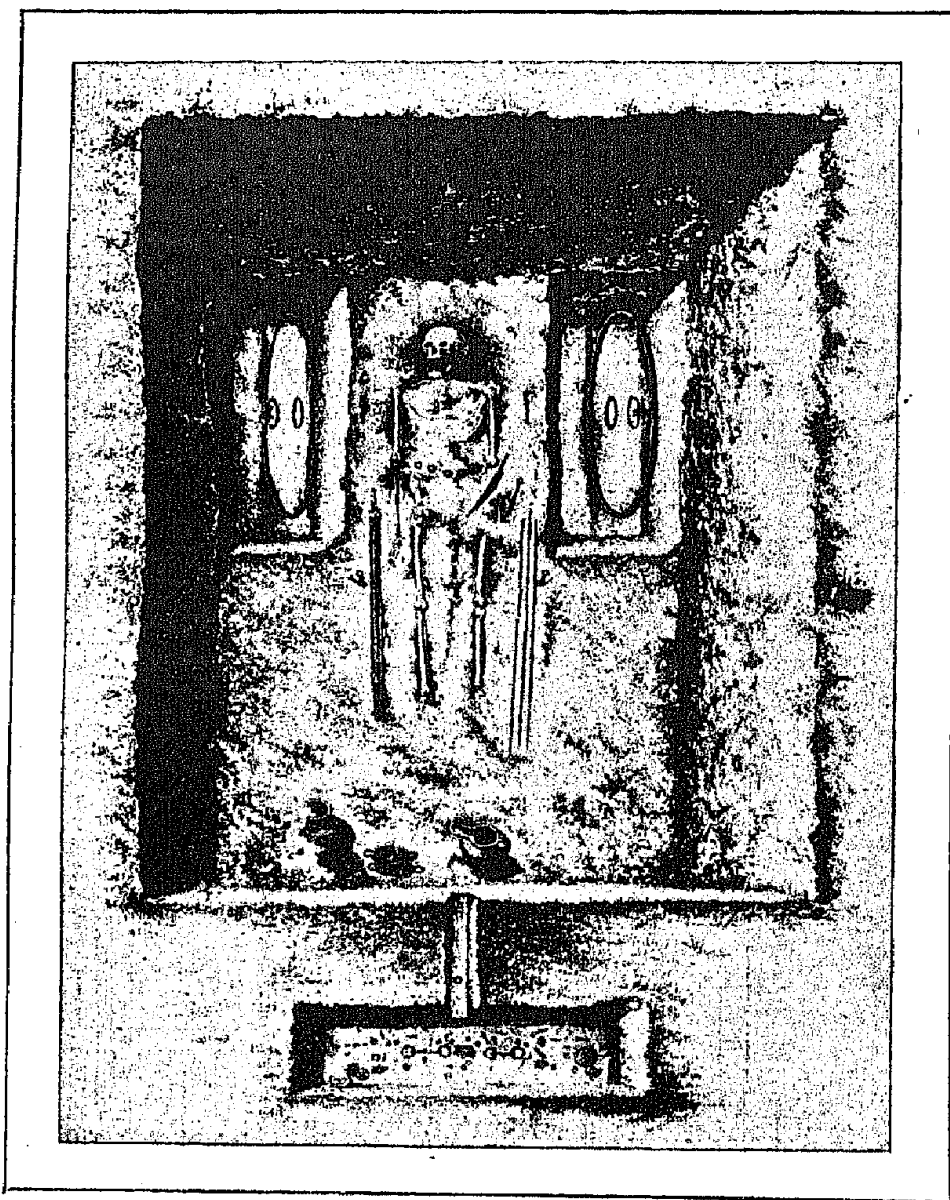


Fig. 201. La sépulture à char de guerre de Somme-Bionne.

avec le bouton d'un seul jet. Elle rappelle un peu les fibules à double timbale dont celle au bout de la fibule se replie et annonce par ce fait le début de l'époque de la Tène<sup>1</sup>. L'attache de ce bouton à l'extrémité de la bride se pratiquait probablement par une fente produite dans le cuir et traversée par une forte ficelle.

1. Exemples fig. 31 pl. 57 de notre *Realexicon* et fig. 74 de notre *Vor- und frühgeschichtliche Fundtafel für Elsass-Lothringen*, fig. 266, 5, 6, 11, Déchelette II p. 697.

De ces boutons il faut rapprocher l'*anneau tintinnabulum en bronze* fig. C, pl. XXX, qui porte à sa base un bouton d'attache analogue à ceux de la fig. F. Cet anneau a 6 cm. 3 de diamètre extérieur, 7 millimètres d'épaisseur; son corps est orné de cannelures tout à fait semblables aux bracelets alsaciens bien connus se terminant en deux grosses boules et datant de l'époque de transition de Hallstatt à la Tène<sup>1</sup>. Au sommet de la périphérie inférieure, il est muni d'une petite bélière qui a dû servir à y suspendre un autre objet, anneau ou clochette tintinnabulum. Rappelons que la clochette est connue dès la fin de l'ère hallstattienne et que justement la trouvaille à char de Birmenstorf (voir fig. 211<sup>12</sup>) a livré une clochette bien conservée. A Ohnenheim elle n'a pas été retrouvée; peut-être s'est-on servi à sa place d'un simple anneau dans le genre de celui de la fig. D. Avec ses 3 cm. 8 de diamètre il entrait fort bien dans l'anneau fig. C, tel que nous l'indiquons par notre fig. 2, pl. XXX. — Cet objet se plaçait sur la tête du cheval (fig. c pl. XXX) ou sur un joug doublé de cuir<sup>2</sup>.

Quant à l'*anneau en bronze*, fig. D, il a pu servir aussi pour réunir les différents liens en cuir qui, disposés sur les joues du cheval, garantissaient la solidité du mors (voir notre reconstitution fig. c planche XXX).

Restent encore à mentionner les deux objets oblongs en fer, fig. G, pl. XXX et Q, pl. XXXI qui paraissent avoir appartenu aux *ceintures des chevaux*. C'est un anneau en fer dans lequel s'enchâssait d'un côté un crochet en fer, de l'autre côté une forte langue de même métal garnie de cuir.

En somme, tout y est pour reconstruire le harnachement d'Ohnenheim au complet, le joug excepté : Le mors et l'anneau qui reliait ses liens à la joue du cheval; l'anneau qui reliait le mors avec la bride;

---

1. Comparez par exemple *Anzeiger* 1912 (n° 15) pl. XLI fig. 10.

2. Les *jougs* portés par des chevaux traînant des chars ont dû différer sensiblement selon la destination du char. Pour les chars de course et de guerre, on s'est servi probablement de petits jougs propres à chaque cheval, un peu analogues à ceux des Grecs (pour leurs formes voir l'étude de W. REICHEL, *Homerische Waffen*, (Wien 1901). Pour d'autres chars à deux roues, traînés par des chevaux ou des bœufs, mais surtout pour ceux à quatre roues, on se servait de grands jougs doubles dans le genre de celui de la statuette de Curium (Cesnola, *Cypern* 1879, pl. LXVII), de jougs trouvés à la Tène (Déchelette III fig. 509) et du joug représenté sur la stèle funéraire découverte pendant la guerre à Senon (REIMERS-DREXEL, *Eine Römersiedlung vor Verdun*, 1918, pl. XI, fig. a).

Comme pour les clochettes, on est habitué généralement à placer aussi tous ces anneaux-porte-guides à l'époque romaine. Mais il n'y a plus de doute possible, surtout après la découverte d'Ohnenheim, qu'un certain nombre en est préromain et date du début de la Tène. Rappelons l'objet très analogue trouvé dans un tumulus à Gündlingen dans le pays de Bade (WAGNER, *Fundstätten* I fig. 123). D'autres ont été trouvés dans des stations romaines mais habitées déjà à l'époque préromaine (par exemple Forrer, *Cahiers d'arch.* 1919, fig. 109 a—i). On les désigne avec raison comme porte-guides (Leitseilringe). En effet on en trouve qui sont fort usés là où la laisse traversait l'anneau. Mais il y en a d'autres où la laisse ne pouvait passer, soit qu'il y ait eu à l'intérieur de l'anneau un ornement (cf. Déchelette, III, fig. 510), soit qu'on y ait suspendu un anneau résonnant ou une clochette (comme notre exemplaire d'Ohnenheim). Les uns ont dû être attachés sur des jougs en bois (ainsi ceux, publiés par Déchelette, III, fig. 510 et le joug de Senon susmentionné), les autres sur les lisses en cuir (ainsi notre pièce d'Ohnenheim).

de celle-ci les phalères en forme de boutons; l'anneau-tintinnabulum ornant la tête du cheval ou le joug; du joug une partie de la ceinture qui l'attachait au dos du cheval.

*Le châssis du char.*

Nous avons constaté que les objets de harnachement ont dû occuper le bout sud du tumulus. Par conséquent, c'est de ce côté, qu'a dû se trouver *le front du char* et également, si on ne l'a pas enlevé avant l'enterrement, *le timon du char*.

A plusieurs reprises on a constaté, dans les sépultures à char de guerre, des fosses creusées non seulement pour le harnachement mais aussi tout spécialement pour le timon (fig. 201). Nos fouilles pratiquées, dans le but de vérifier ce point, dans la base intacte du tumulus d'Ohnenheim n'ont rien donné d'analogue. Nous ne possédons pas non plus la garniture métallique du timon, perforée d'un trou, qui s'est conservée au timon de Dejbjerg (fig. 213) et qui servait à y attacher les chevaux.

Vers son arrière-partie le timon préromain, à en juger par le dessin des chars de Wätsch fig. 208, et par le char de Dejbjerg fig. 213, se *bifurquait* pour se relier alors avec le char au moyen de tubes en métal<sup>1</sup>. Une bifurcation très semblable s'aperçoit aussi, au char de Dejbjerg fig. 213 et sur dessin de char de Lille Berge fig. 204, à la *flèche* qui, imitant le timon, relie les deux roues et l'essieu de derrière avec ceux de l'avant-train<sup>2</sup>. C'est ou à cette bifurcation du *timon* ou à celle de la *flèche* que nous attribuons comme pièces de renforcement les restes de *fortes lames en fer* fig. R, S, T, pl. XXXI (comparez à ce sujet notre essai de restitution fig. Y, pl. XXXI). La lame fig. T, longue de 17 centimètres sur 7 à 8 de largeur, a dû se trouver à la partie la plus large du timon. Elle permet de fixer la largeur approximative du bois à 10 ou 11 centimètres<sup>3</sup>. De ce bois, de fortes traces imprégnées d'oxyde de fer se sont conservées au-dessous de la plaque de métal. — La pièce fig. S, longue de 12 cm. 5, serait à placer un peu plus en avant. Deux longs clous, l'un enfoncé à côté de l'autre, fixent le fer au bois et nous indiquent pour ce dernier une épaisseur d'environ 8 centimètres. — Un troisième fragment de lame en fer, fig. R, de 9 centimètres de longueur, marque le bout de cette garniture. Il était cloué autrefois sur le bois par un clou à grosse tête ronde qui s'est encore conservée sur la lame.

Cette flèche se termine au char de Dejbjerg par deux tuyaux ronds de métal, et sur le dessin du char de Lille Berge, fig. 204, par deux éperons. Nos *deux tuyaux à éperons*, fig. L—P, pl. XXXII paraissent avoir occupé la même place. Longs de 17 cm. 6 et pesant 1040 gr. la pièce, ces curieux objets, sans pareils jusqu'à ce jour, ont été coulés en bronze d'un seul jet mais, à en juger d'après certaines différences, dans

1. On en rapprochera aussi le timon bifurqué des petits chariots cultuels de Bourg-sur-Sprée, Déchelette, II, fig. 186.

2. A notre avis le char à quatre roues s'est développé par l'attachement de deux chars à deux roues l'un derrière l'autre (comparez à ce sujet le char de Lille Berge fig. 204).

3. Celle du timon de Dejbjerg est à peu près de 13 cm. Pour le char de Dejbjerg comparez Henry PETERSEN, *Vognfundene i Dejbjerg Praestegaardsmoose*, Kjöbenhavn, 1888.

des moules différents. Quoique moulés en creux ils sont fort solides. Ces tuyaux forment d'un côté un tube rond, très solide, de 4 cm. 5 de diamètre, destinés à recevoir une forte tige en bois, le bout de la fourche. Des traces de ce bois se sont conservées à l'intérieur de l'un de ces tubes. En outre, tous les deux présentent près de l'embouchure un trou, rouillé d'oxyde de fer, qui servait à livrer passage à un clou en fer assurant la tige de bois dans sa gaine. Cette tige était retenue du reste, d'une manière encore plus solide, par l'essieu de fer qui l'a dû traverser au milieu du tuyau, là où ses oreilles laissent un trou rond de 2 cm. 3 de diamètre.

L'autre bout de ces tuyaux se termine en un *éperon* un peu courbe, en partie creux mais pourtant très résistant. Nous l'avons déjà comparé aux deux bouts de la fourche dessinés sur la gravure pariétale de Lille Berge fig. 204. On pourrait en rapprocher aussi les deux lames en fer courbes qu'on observe entre l'essieu et la caisse en arrière du char wicking du tumulus d'Oseberg<sup>1</sup>. C'est d'abord, tout simplement un ornement final; mais cet ornement a pu rendre des services quand on voulait monter sur le char par derrière ou quand on voulait le diriger par derrière comme nous le dirons plus loin; dans ce dernier cas, ces éperons servaient fort bien de poignées. Toute autre interprétation de ces éperons: faux d'un char à faux, freins de voitures, pointes de timons, socs de charrues ne résiste pas à un examen attentif.

Quant aux oreilles placées entre le tube et l'éperon, à gauche et à droite du tuyau, elles sont perforées, nous l'avons déjà dit, d'un trou de 2 cm. 3 de diamètre pour recevoir une tige ronde de même épaisseur. La périphérie de ces oreilles est, sur l'un des tuyaux, ronde à l'oreille gauche, ovale à l'oreille droite, sur l'autre tuyau, ovale à l'oreille gauche et ronde à l'oreille droite. C'est dire qu'entre les deux tuyaux a dû exister un membre intermédiaire de forme ovale également et ayant pour but de séparer et de retenir les deux tuyaux à leur place (voir notre reconstruction fig. X pl. XXXI).

Des tuyaux de ce genre ont existé probablement, non seulement aux bouts de la flèche, c'est-à-dire à l'arrière-train, mais aussi aux deux bouts de la bifurcation du timon. Le char aurait possédé alors non deux, mais *quatre de ces tuyaux à éperons*. Ces deux autres font défaut dans notre trouvaille. Il se peut qu'ils aient été détruits ou dérobés par les soldats-inventeurs; ainsi pour les quatre grands tuyaux fig. G, H, O, P XXXI, deux seulement nous sont parvenus à l'état complet, et un fragment du troisième. Mais il se peut aussi, qu'on ait *enlevé, lors de l'enterrement, le timon entier*. Nous verrons plus loin qu'*avant de déposer le char on l'a démonté en retirant les roues et les essieux*. Dans ce cas aussi le timon, y inclus ses deux tuyaux à éperon, n'adhéraient plus avec le char et s'enlevèrent tout seuls. Rappelons à ce sujet la découverte d'autres sépultures à chars où l'on a constaté également le démontage des roues et l'absence de certaines parties en métal. La même ob-

---

1. Nous jugeons ce détail d'après la photographie de ce char reproduite par H. MOETTFINDT, *Die Erfindung des Drehschemels am vierrädrigen Wagen* (Geschichtsbl. f. Technik 1914).

servation a été faite à Dejbjerg où les chars n'avaient pas accompagné des sépultures, mais avaient été déposés dans le marais comme offrandes aux dieux. Peut-être cette « inhumation partielle » doit-elle elle rapprochée d'une coutume des temps homériques constatée par des textes et par certains dessins de vases<sup>1</sup>: Faute de place, on démontait le char, quand on ne s'en servait pas, pour placer la caisse, bien enveloppée dans des toiles, dans l'écurie et pour suspendre les roues aux murs (procédé pratiqué encore aujourd'hui dans les grandes villes, faute de place, pour les chars à main des petits magasins).

Des tuyaux à éperon il faut rapprocher, par leurs oreilles rondes et le trou d'essieu de même diamètre (2 cm. 3) les trois ou, mieux, les quatre tuyaux à douille carrée, fig. G, H, O, P, pl. XXXI. Ils s'ajustent si bien aux premiers qu'on ne peut guère nier leur qualité de revêtement des essieux tels que nous les représentons dans la fig. X, pl. XXXI.

De ces tuyaux à douille carrée deux pièces sont conservées en entier ; d'un troisième nous possédons seulement la douille carrée ; le quatrième manque entièrement mais a dû exister certainement puisque le nombre de trois en demande un quatrième. Fait à remarquer, les deux tuyaux complets sont sortis de moules différents, la douille carrée de l'un étant plus longue que celle de l'autre.

Ces douilles servaient évidemment à recevoir les piliers en bois qui portaient la caisse du char (voir notre reconstitution X pl. XXXI et fig. 214/215). En effet, une de ces douilles carrées contient encore des restes du bois de ces piliers et les trois douilles conservées sont percées des trous forés pour les clous en fer qui devaient retenir le bois dans sa gaine. La douille de la fig. G est même percée dans les deux sens et a conservé ses deux clous en fer.

Les piliers qui sortaient de ces douilles étaient, à en juger d'après les restes conservés dans une des douilles, en bois de chêne et épousaient sans doute la forme rectangulaire des douilles. D'après celles-ci les piliers avaient une épaisseur de 3 cm.  $\frac{1}{3}$  sur 4 centimètres, suffisante pour une caisse relativement légère comme a dû être la nôtre.

Les tuyaux à douille carrée ayant à supporter le poids de la caisse du char (et de la personne assise) ont dû avoir leur place immédiatement à côté des roues. On en déduit la répartition indiquée par notre esquisse fig. X pl. XXXI et comme suit :

moyeu de la roue gauche	tuyau à douille carrée	tuyau à éperon	pièce intermédiaire de l'essieu	tuyau à éperon	tuyau à douille carrée	moyeu de la roue droite
----------------------------------	------------------------------	----------------------	---------------------------------------	----------------------	------------------------------	----------------------------------

La pièce intermédiaire qui revêtait la partie centrale de l'essieu en métal n'existe plus. Elle était probablement en bois garni aux deux bouts de boîtes en bronze dans le genre de celle de notre fig. J, L. pl. XXXI décrite en parlant des moyeux des roues.

1. REICHEL, *Homerische Waffen*, p. 127.

*Les roues du char.*

La boîte en bronze que nous venons de mentionner, fig. J, L, pl. XXXI, est une plaque ronde ou plutôt ovale de 6 à 6 cm.  $\frac{2}{3}$  de diamètre et forte de 2 millimètres. Elle est percée d'un trou rond de 2 cm. 3, c'est-à-dire qu'elle s'ajustait fort bien aux tubes à douille carrée et, pour son trou, à l'essieu du char. Elle est entourée d'un bord oblique de 2 cm.  $\frac{1}{3}$  de largeur, perforé vers sa périphérie de plusieurs trous destinés à recevoir des clous retenant cette garniture sur le bois du moyeu. Comme ces bords s'élargissent assez rapidement on peut en déduire un élargissement égal du moyeu vers les rayons. La surface de cette plaque en bronze est couverte d'une mince couche d'oxyde de fer et de restes de bois. Ces derniers proviennent probablement des *rayons en bois* voisins. L'oxyde de fer y a été déposé par le *placage en fer garnissant les moyeux*.

De ce placage en fer quelques fragments seulement nous sont conservés (fig. M, N, pl. XXXI). Ils épousent la forme susmentionnée du moyeu. Deux rubans repoussés en relief ornaient ce placage (fig. M). Du côté inférieur de la plaque fig. M, on observe des traces d'oxyde de bronze; d'autres y ont conservé même encore des *lames en bronze* (fig. m et N); celle de fig. M fait voir que le placage en bronze s'arrêtait à une certaine ligne et qu'alors le placage en fer seul continuait à recouvrir le moyeu. C'est-à-dire que le placage en bronze et en fer ornant et protégeant les moyeux a dû être assez compliqué, fait constaté du reste sur bien des moyeux protohistoriques, surtout chez ceux du tumulus à char d'Uffing découvert par Jules Naue en Bavière<sup>1</sup>. Peut-être faut-il, comme nous l'avons déjà dit plus haut, rapporter aussi à nos moyeux les fragments de placage en bronze fig. D, pl. XXXII, décrits en parlant de la vaisselle funéraire de notre tumulus.

Outre ces garnitures des moyeux, nous possédons des fragments des *bandages en fer qui entouraient les jantes* des roues (fig. A, B, pl. XXXI). Ils ont une largeur de 2 et 2 cm.  $\frac{1}{3}$  seulement et montrent déjà par ce fait, constaté du reste sur bien d'autres roues préromaines, l'élégance et la légèreté de ces roues. L'épaisseur de ces bandages est d'environ 5 millimètres. Fait à remarquer, ces lames en fer n'étaient pas plates comme celles d'aujourd'hui mais de profil bombé (fig. a, b, pl. XXXI), se rapprochant un peu de celui des bandages hallstattiens  $\swarrow \searrow$  observé par Jules Naue dans un tumulus à char bavarois<sup>2</sup>. Par ce système, les bandages tenaient les jantes en bois avec plus de sûreté. De ces dernières, des traces se sont conservées dans les cannelures oxydées des bandages en fer.

Les bandages étaient fixés aux jantes par des *clous en fer* à tête ronde et bombée et à tige de coupe rectangulaire (fig. C, pl. XXXI). Ces clous ont dû avoir une longueur totale d'environ 7 à 7 cm. 5 dont il faut compter 5 à 7 millimètres sur la hauteur de la tête, 1 centi-

1. JULIUS NAUE, *Die Hügelgräber zwischen Ammer- und Staffelsee* (Stuttgart 1887) fig. 1 et 9 pl. XXXVII.

2. J. NAUE, *Hügelgräber*, fig. 20 pl. XXXVIII. Voir aussi les fragments de roues du tumulus de Græchwyll, Jahn, Mitt. ant. Ges. Zurich, vol. VII (1853) fig. 4 pl. II.

mètre pour le bandage; le reste de 5 cm. 5 à 6 centimètres entraine dans la jante proprement dite, ce qui permet de conclure à une *hauteur des jantes d'au moins 6 cm. 5 à 7 centimètres*, hauteur fort rapprochée de celle des jantes de Dejbjerg (6 cm. 5 et 6 centimètres).

Ces clous se suivaient à des distances irrégulières. Un fragment de bandage présente une distance de 7 centimètres entre les deux clous et une autre de 14 cm. 5 sans aucune trace de clou intermédiaire. Un autre fragment a une distance de 10 centimètres, un troisième une de 14 cm. 5.

Il est intéressant de constater que dans notre char les bandages sont fixés encore aux roues à la manière des roues hallstattiennes et non à la manière des roues des chars de Dejbjerg où la jante est construite d'une seule pièce en bois et entourée d'un bandage en fer fait également d'une seule pièce, sans application de clous surmontant le bandage.

De ces restes de bandages, les cinq fragments conservés d'Ohnenheim ont ensemble une longueur de 74 centimètres, longueur insuffisante même pour garnir en entier une seule roue. Pourtant ces restes permettent de déduire *le diamètre de ces roues* à environ 85 centimètres, ce qui correspond à peu près à celui des roues de Dejbjerg de 94 cm. 5 et à celui des chars de guerre gaulois de 80 à 95 centimètres.

*L'écartement des roues* résulte de la largeur de la caisse de 1 mètre (comme nous verrons plus loin) plus deux fois l'espace de 79 centimètres entre la douille carrée du montant et le milieu du moyeu, ce qui fait un total de 115 à 120 centimètres. Cet écartement correspond assez bien à celui que nous pouvons déduire pour les chars de Dejbjerg et, aussi, à la distance des ornières relevée par nous dans la terre de l'Altweg gallo-romain de Koenigshofen<sup>1</sup>, dans les ornières conduisant d'Ottrott au mur païen du Mont St-Odile, à Pompeji, au Decumatenhof près de Pforzheim<sup>2</sup> et au chemin gallo-romain de la Steige de Saverne. Là nous avons relevé outre une distance de 75 centimètres le même écartement de 1 m. 15 à 1 m. 20 dans les ornières romaines d'Otterstal et dans celles creusées évidemment au moyen-âge au Karlsprung, fait qui prouve la survivance de l'écartement gaulois et gallo-romain au moyen âge. Déchelette (III p. 1186) attribue aux chars de guerre gaulois de l'époque de La Tène un écartement de 1 m. 25 à 1 m. 35. La première de ces deux distances se rapproche de très près de celles que nous avons retrouvées; quant à celle de 1 m. 35 elle est peut-être à corriger, ses données étant un peu vagues.

*Le nombre des roues* ne peut se déduire des restes de bandages susmentionnés. Mais cette question se tranche par le nombre de trois ou quatre des tuyaux à douille carrée, fig. G, H, O, P qui prouvent l'existence de *deux essieux et quatre roues*. Ce nombre est confirmé du reste par la parenté évidente de notre char avec ceux à quatre roues de Dejbjerg et par l'observation de restes de bandages des roues au bout sud et au bout nord du char du tumulus d'Ohnenheim.

1. Cahiers d'arch. als. 1920, nos 41 à 44 p. 1160: 1 m. 20 à 1 m. 25.

2. A. FUCHS, *Kultur der kelt. Vogesensiedelungen* (Elsäss. Monatsschrift 1913 p. 90 et 92).



Pour les *essieux* aucun reste n'a été retrouvé. On pourrait en conclure qu'ils étaient en bois. Mais le diamètre des trous d'essieux de 2 cm. à 2 cm. 3 seulement sur la garniture de moyeu fig. J, pl. XXXI, sur les tuyaux à douille carrée, fig. G, H, O, P et sur ceux à éperon, fig. L—P, pl. XXXII est bien trop faible pour des essieux en bois. Aussi, l'intérieur creux de tous ces tuyaux n'est-il évidemment pas propre à des traverses de cette matière. Il l'est par contre fort bien pour *des essieux en fer*. En effet, selon Déchelette, on a trouvé à plusieurs reprises dans les sépultures à chars de guerre des essieux en fer; du reste déjà l'Iliade en mentionne en bronze et en fer<sup>1</sup>. Mais alors, même si le fer s'était entièrement décomposé par la rouille, on devrait au moins en trouver dans nos tuyaux des traces d'oxyde; or, aucune trace n'en est visible. Il faut en déduire par conséquent, fait confirmé du reste par ce que nous avons dit plus haut au sujet du timon, qu'en déposant le char dans la sépulture on a retiré les essieux et déposé alors les roues sans les essieux et sans les esses. Le même fait a été observé à Dejbjerg et dans maint tumulus à char de l'époque hallstatische et de la Tène. C'était d'abord peut-être tout simplement pour gagner de la place dans le tumulus, mais plus tard c'est devenu une coutume, un rite funéraire.

Comme ailleurs<sup>2</sup> on a déposé alors aussi à Ohnenheim les roues en position *oblique ou horizontale sur les bords du char*, un peu de la manière indiquée par notre essai de reconstitution fig. 200. Ce procédé est confirmé par une observation négative et une autre positive: On sait que souvent, en enterrant le mort avec son char, pour gagner de la place en hauteur, on a creusé des cavités pour y enfoncer les parties inférieures des roues. Les sépultures de Berru, Somme-Bionne et de la Gorge-Meillet en sont des exemples classiques (fig. 201). Or, à Ohnenheim nous avons cherché en vain telle cavité dans le sol du tumulus; aucune fosse à roues n'y avait été creusée. Par contre, nous trouvâmes tout à fait au bout nord du char, encore *in situ*, à 50 centimètres au-dessus du sol, un reste de bandage de roue disposé non verticalement mais *horizontalement*. La hauteur indiquée répond assez bien à celle du char déposé directement, c'est-à-dire à roues démontées, sur le sol du tumulus.

En somme, les données, si imparfaites que soient les observations faites sur place, suffisent pour déduire assez bien la forme du châssis du char et les procédés de sa disposition dans la sépulture.

#### *L'appareil à tourner le char.*

La seule question d'importance laissée problématique pour notre châssis, comme du reste aussi pour celui de Dejbjerg, est celle de *l'appareil destiné à faire tourner le char*.

Il est aujourd'hui hors de doute que les Romains, aussi bien que le moyen âge, en faisaient usage. Mais nous ne connaissons pas encore exactement le moment où l'homme préhistorique a commencé à s'en servir, c'est-à-dire l'a inventé.

1. W. REICHEL, *Homerische Waffen*, p. 121.<sup>3</sup>

2. JULES NAUE, *Hügelgräber*, en cite comme exemples Pullach, Uffing et Uffen-dorf. La même observation a été faite à Stade (Hanovre) où l'on vient de découvrir quatre roues en bronze hallstattiennes (*Korr. Bl. d. Gesamtvereins* 1920, p. 141).

Les chars à deux roues, assez répandus déjà à l'âge du bronze, à en juger surtout d'après les dessins gravés sur rochers de cette époque (fig. 205—207), n'avaient pas besoin d'un tel appareil. Quant aux grands et aux petits chars cultuels et votifs des époques du bronze et du fer, ceux de Peccatel, Trundholm, Milavec, Szaszvarossek, Skallerup, Glasinac, Judenburg, Este, Corneto, Regulini-Galassi, etc.<sup>1</sup> ils ne portent aucune trace de l'appareil en question. Si l'on voulait donner à ceux montés sur quatre roues une autre direction, il fallait en soulever l'arrière-train et le diriger dans la direction voulue, procédé employé encore aujourd'hui aux voitures à quatre roues destinées à promener les petits enfants.

Un des premiers chars à quatre roues évidemment dirigeables par eux-mêmes est celui gravé sur un rocher de *Lille Berge* (Norvège), fig. 204<sup>2</sup>, mentionné déjà plus haut comme combinaison de deux chars à deux roues. Mais ce char ne porte pas de caisse et c'est

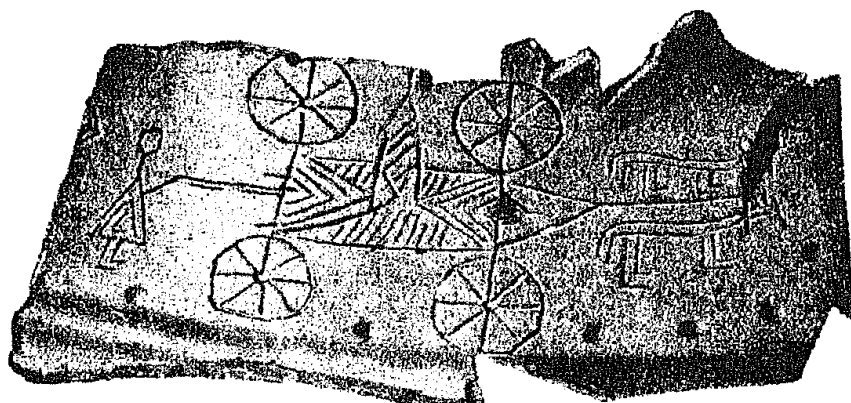


Fig. 202. Tesson d'une urne funéraire hallstattienne d'Oedenbourg en Hongrie, char cultuel dirigé par le conducteur placé derrière le char.

tout justement celle-ci qui empêche ces chars primitifs de tourner à l'aise. La combinaison que nous venons de mentionner a donc pu donner naissance au pivot-tourneur mais elle n'est pas la preuve qu'on ait su appliquer ce dernier déjà à la même époque aux chars à quatre roues surmontés d'une caisse.

En effet, ni notre char ni celui de Dejbjerg ne possèdent le moindre indice d'un tel appareil. Aussi, M. Petersen a déclaré *non tournant* son char de Dejbjerg. Sa construction exclut d'avance cette possibilité par la présence de deux boulons sur l'arrière-train, trois sur l'avant-train et le point d'arrêt au bout de la flèche. Le char d'Ohnenheim pour sa part, n'est pas dirigeable à cause de la présence des quatre montants portant la caisse et reliés d'une manière fixe avec les essieux.

Il faut donc admettre soit qu'un appareil à tourner se trouvait entre la caisse et les essieux sans que nous puissions nous pro-

1. Pour ces chars comparez Déchelette II fig. 107, 165, 170, 183, 229, pour Glasinac HOERNES, *Urgeschichte*, 1892, fig. 214.

2. Voir à ce sujet surtout H. MOETEFINDT, *Die Erfindung des Drehschemels am vierrädrigen Wagen* (Geschichtsblätter für Technik 1919).

noncer sur sa forme exacte<sup>1</sup>, soit qu'un homme, accompagnant le char à pied et en arrière ait fait changer sa direction en donnant aux roues de derrière un petit coup à gauche ou à droite — ainsi que l'on dirige encore aujourd'hui les voitures d'enfants. En effet la légèreté de notre char, surtout quand ce dernier était en marche, facilitait ce procédé et les deux éperons, fig. L—P, pl. XXXII, auraient pu servir fort bien de poignées. Nous attirons aussi l'attention des spécialistes s'intéressant à cette question, sur les deux dessins de chars à quatre roues des vases funéraires d'Oedenbourg, fig. 202 et 203. Là, on voit des chars attelés de deux bœufs ou de deux chevaux et portant, l'un une image de divinité en forme de

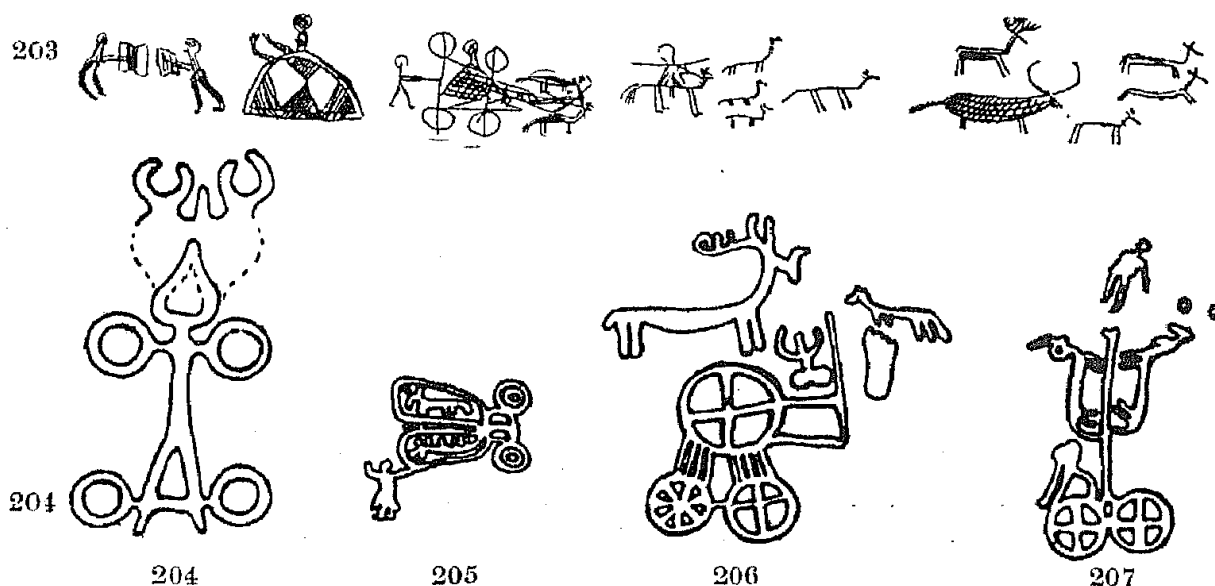


Fig. 203—207. Dessins préhistoriques de chars à deux et à quatre roues. 203 Dessin sur une urne funéraire hallstattienne d'Oedenbourg en Hongrie. — 204 Petroglyphe de Lille Berge en Suède. — 205—207 Petroglyphes de Brastad et (207) de Tanum en Suède, (203 d'après Hoernes, Urgesch. d. b. Kunst, 204 Moetefindt o. c., 205—207 Baltzer, *Hällristningar*, réédition Folkwang, Hagen 1919).

menhir, l'autre une figure féminine, vêtue d'une large robe. Dans le dernier cas, la femme dirige les animaux, dans le premier on ne voit aucun cocher sur ou à côté du char. Mais, dans les deux cas, on voit, immédiatement derrière le char, marcher un homme

1. Cet appareil aurait dû se placer au char d'Ohnenheim immédiatement au-dessous du devant de sa plate-forme reliant cette dernière avec la traverse tournante, soutenue par les deux montants de l'essieu de devant, par un seul boulon. Peut-être la plaque frontale du char de Dejbjerg était-elle également tournante par son boulon du milieu. N'oublions pas que la reconstruction du char de Dejbjerg est fort attaquable pour ce qui concerne son front et tout son avant-train : mainte pièce du char y manque ; par contre maintes autres pièces découvertes et conservées n'ont pas pu trouver place dans la reconstruction proposée par Petersen et paraissent même n'appartenir ni au premier ni au second mais à un troisième char (par exemple les bois du « corps du char » et les deux essieux en bois qui tous les deux sont trop courts pour les moyeux des chars n° 1 et n° 2). Il faut donc compter avec la possibilité que mainte autre pièce attribuée jusqu'à ce jour aux chars n° 1 ou 2 ait fait partie de ce troisième char. — Des doutes peuvent s'émettre même pour les bouts perforés qu'on a trouvés attachés à la fourche du timon ; le constructeur les a redressés en arrière, mais sur place on les a découverts placés dans une direction toute opposée (Petersen p. 22).

qui dirige le char par derrière en touchant une tige se prolongeant en arrière du char. Cette tige se retrouve encore aujourd'hui sur certains chars paysans et s'appelle encore de nos jours et en raison de son but primitif *Wendebaum*, « tige à faire tourner, diriger le char ». Il nous paraît donc que nous sommes-là en présence de l'homme conducteur dont nous avons déduit plus haut la présence et la nécessité par l'absence d'un pivot-tourneur à ces chars<sup>1</sup>.

On objectera peut-être, en hommes modernes habitués aux grandes vitesses, que c'était bien pénible d'accompagner le char à pied. Mais rappelons qu'encore de nos jours en Orient des coureurs accompagnent à pied les voitures de luxe des hauts dignitaires en dissipant la foule avec leurs bâtons et leurs cris de « guarda ». Rappelons que les chars antiques reproduits comme comparaison sous nos fig. 215—221 marchent tous (excepté la voiture de voyage fig. 217) évidemment assez lentement, fait qui est accentué encore sur les dessins fig. 218 etc., par les personnes à pied qui l'accompagnent.

Ce sont peut-être tout justement ces difficultés qui ont fait dominer si longtemps, en Orient comme en Grèce et pendant toute l'ère préromaine, le char à deux roues et qui n'ont pas permis au char à quatre roues de prendre plus tôt le rang qu'il lui fallait et qu'il a conquis seulement à partir du jour où a été inventé l'appareil à tourner. Des chars de Dejbjerg et d'Ohnenheim il ne fallait qu'un pas pour y arriver.

Les vases d'Oedenbourg, fig. 202 et 203, appartiennent à la fin de l'ère hallstattienne et se rapprochent par conséquent de très près de l'époque du char d'Ohnenheim. Il n'est donc pas trop téméraire d'accepter la nécessité d'un tel « homme-conducteur » pour notre char d'Ohnenheim. Et tout d'un coup le *squelette d'esclave enterré immédiatement derrière le char* (fig. 199) réapparaît sous nos yeux. Ce pauvre décapité, enterré sans aucun objet, était peut-être cet *esclave-conducteur* représenté deux fois sur les vases d'Oedenbourg. C'est une possibilité qui, d'après ce que nous savons des tombes princières des époques hallstattienne et de La Tène, d'après ce que nous en racontent les auteurs anciens et ce que nous venons de dire, n'est pas du tout à exclure.

#### *La caisse du char et son décor.*

Les différentes formes des chars de guerre préromains sont assez bien connues, celles des chars à quatre roues le sont beaucoup moins. Ce qu'on en possédait jusqu'alors en Italie, en Gaule, en Suisse, en Allemagne ne permettait guère une reconstitution. Ce n'est que la découverte de *Dejbjerg*, pour les chars scandinaves, et celle d'*Ohnenheim*, pour les chars à quatre roues gaulois, qui font avancer cette question d'un grand pas, surtout en ce qui concerne la caisse du char. Il s'en déduit *une caisse rectangulaire*<sup>2</sup> à

1. Le même conducteur, méconnu jusqu'à ce jour, est à observer sur le vase *Dipylon* mentionné page 1200 note 1.

2. Rappelons que dès l'ère hallstattienne apparaissent aussi des chars à quatre roues surmontés de caisses en forme de bateaux et transportant souvent plusieurs personnes (comparez la situle de Moritzing, HOERNES, *Urgesch. d. bild. Kunst* 1898, pl. XXXVI fig. 6 et BAUMEISTER, *Denkmäler*, fig. 2320 et 2321).

parois très basses, formées de lanières en bois et ornées fort richement parfois par des appliques ou par des plaques encastrées et travaillées à jour.

Le prototype de ces caisses à parois basses se voit sur la situle hallstattienne de Watsch, fig. 208, où un homme se promène sur un char élégant à deux roues, la caisse à bords bas ornés d'un treillis. Un autre exemple est donné par le relief à char d'Adam Klissi (Tropaeum Trajani), fig. 219<sup>1</sup> où la caisse est entourée de parois basses en lanières de bois laissant des vides rectangulaires. C'est ces vides qu'on a ornés sur notre char d'Ohnenheim en y encastrant des plaques ajourées en bronze.



Fig. 208. Reliefs de la situle hallstattienne de Watsch, avec dessins de chars de luxe à deux roues.

Ces plaques, fig. Q—Y, pl. XXX, assez fragiles dès leur naissance dans le moule du fondeur, sont aujourd'hui toutes à l'état de simples fragments; ce que nous en possédons n'est certainement qu'un faible reste de toute la garniture. On s'est servi de trois types de dimensions différentes.

Le premier type de plaque ajourée, fig. S pl. XXX, a 11 centimètres de hauteur; sa largeur est de 12 cm. 6. Ce que nous en avons reconstitué, dans notre fig. S, peut appartenir à une ou à deux de ces plaques. Le dessin du milieu forme des baguettes croisées en  $\times\times\times$ , moulées à jour, l'avert profilé, le revers plat. Là où ces baguettes se croisent, on a placé, comme ornement additionnel, un petit grain ovale en relief. Ce même motif d'ornement — on dirait un grain de blé — se répète en double rangée sur les bordures non ajourées qui encadrent en haut et en bas les baguettes ajourées. Ces

1. S. REINACH, *Rép. des Reliefs*, I, p. 431 (d'autres chars, p. 437 et 438).

grains surmontent là des petites bossettes rondes en relief, moulées en double rangée et au revers en creux (fig. s). Ce dernier procédé, épargnant du bronze et du poids, s'observe aussi aux bossettes des plaques ajourées de Birmenstorf. L'épaisseur de ces plaques varie entre 2 et 3 millimètres. Elles ne portent ni trace de ciselure, ni d'autre retouche. Comme nous le verrons tout à l'heure, ces plaques n'ont pas pu trouver place à côté de celles décorant les parois latérales de la caisse; il faut donc supposer qu'elles ornaient, au nombre de cinq ou six, les parois moins hautes du front et du dos de la caisse — parois plus basses aussi sur le char susmentionné d'Adamklissi.

*Un second type de plaques ajourées a 20 centimètres de largeur sur 7 cm. 50 de hauteur. Il reproduit les mêmes baguettes en XXXX et les mêmes bordures à bossettes surmontées de grains ovales; mais, au lieu d'une double rangée, les bossettes n'en forment qu'une seule en haut et en bas (fig. Q et R). Le revers est analogue à celui du premier type, plat pour les XXXX mais creux pour les bossettes. L'épaisseur est la même, 2 à 3 millimètres. Mais certains fragments ont conservé sur les bords de la plaque des chevilles ou boulons, de forme plate et carrée, moulés d'un seul jet avec la plaque et ayant certainement servi à maintenir ces plaques dans leurs cadres en bois (fig. Z).*

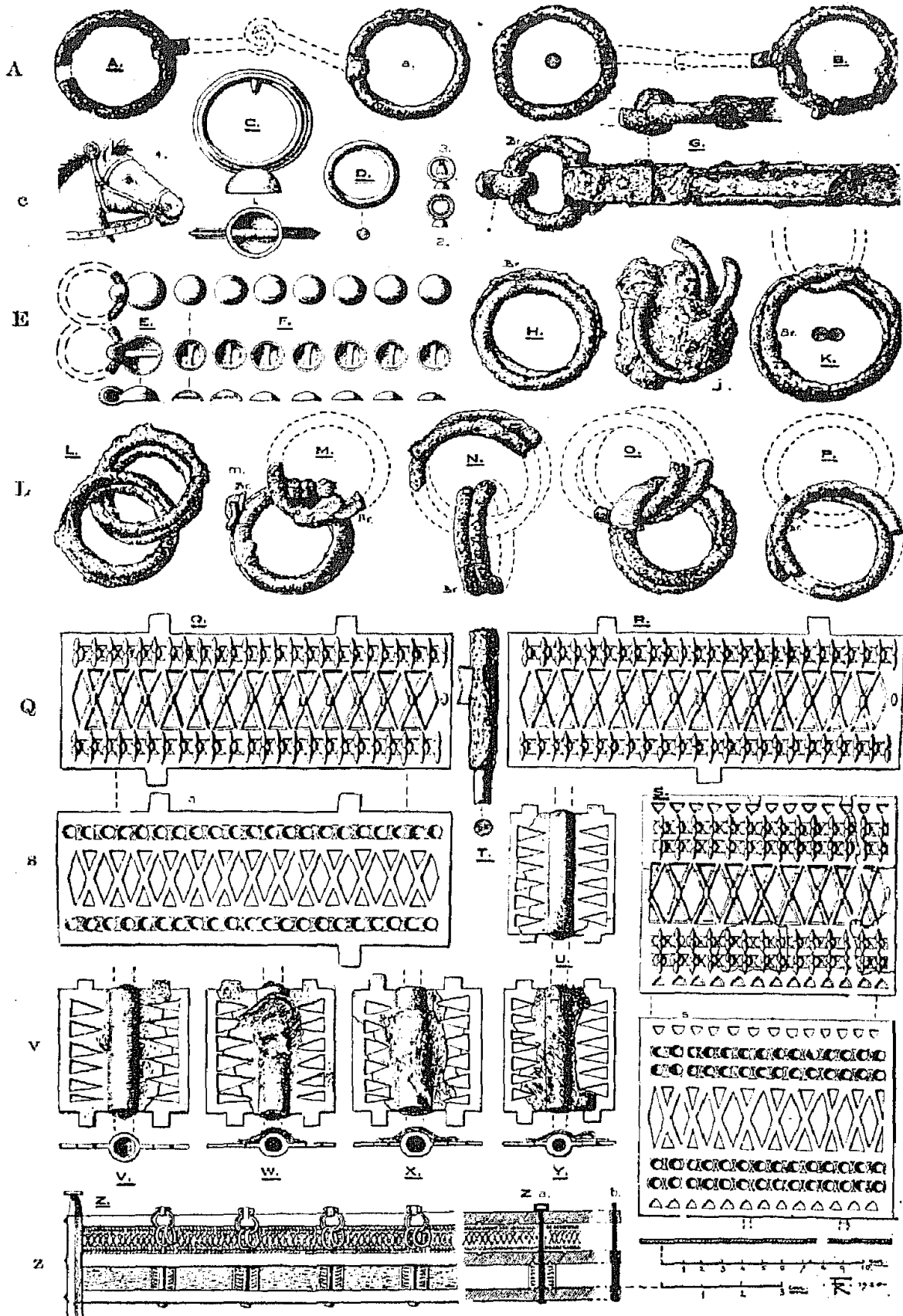
Ces chevilles (se retrouvant également sur les plaques ajourées de Birmenstorf) ne sont pas toujours placées au même endroit, fait qui prouve qu'on a fondu ces plaques dans des moules différents. — Nous possédons des restes d'au moins cinq plaques de ce type. Leur nombre était sans doute beaucoup plus grand; nous l'estimons<sup>1</sup> à douze ou quatorze exemplaires dont six ou sept ornaient chaque côté latéral du char (fig. 209).

Le troisième type se compose de *plaques ajourées ornées en triangle et percées d'un tube* (fig. U—Y). Nous en possédons les restes de quatre exemplaires. Il y en avait probablement sept de chaque côté latéral (voir fig. 209). Leur largeur varie entre 5 cm. 4 et 6 cm. 5, leur hauteur est de 6 cm. 8 à 7 centimètres, sans compter les chevilles, analogues à celles des plaques fig. Q, R. — L'ornement ajouré forme ici des triangles qui ne paraissent pas avoir été obtenus par la fonte, mais par découpe (sciage ou limage), car leurs contours sont fort tranchants et les zigzags varient trop. — Entre les deux rangées de triangles, la plaque s'élargit d'une épaisseur d'un millimètre en une sorte de cylindre d'environ 1 cm. 5 d'épaisseur. Ce cylindre était creux, soit foré, soit moulé en creux, pour recevoir une forte tige en fer qui s'est conservée dans tous les cylindres et qui se continuait évidemment en haut et en bas en ligne verticale. Sans doute s'agit-il du tenon qui, serrant les bois d'encadrement, y retenait toutes ces plaques ajourées en bronze. Rappelons que les chars de Dejbjerg se servent de boulons un peu analogues qui perforent également le bois dans le sens vertical pour soutenir les parois de la caisse.

---

1. Voir à ce sujet ce que nous disons plus bas sur la longueur du char.

Planche XXX.



Objets de harnachement, anneaux résonnants et plaques de revêtements ajourées du char d'Ohnenheim (1/4).

Un de ces tenons en fer s'est conservé chez nous sur une longueur de 10 centimètres (fig. T, pl. XXX). Il porte encore, collé à son corps par l'oxyde de fer, un fragment de la plaque ajourée en bronze qui s'y ajustait primitivement. Fait à remarquer, ce tenon en fer est fortement rouillé sur toute la partie qui longeait les plaquettes ajourées, c'est-à-dire sur toute la partie exposée jadis à l'air ; il est beaucoup moins rouillé et a fort bien conservé sa forme ronde primitive là où il était enveloppé et protégé par la garniture en bois. — Après avoir traversé cette dernière, ce tenon s'enfonçait dans le cylindre des plaques ajourées (fig. U—Y) et, enfin, dans la troisième ligne de bois, pour s'y terminer en bouton (fig. Z et Za). A son autre extrémité il a dû avoir la forme d'un tenon percé (non conservé) destiné à y attacher les anneaux résonnants dont nous parlerons plus loin. N'oublions pas d'ajouter que ces tenons ont laissé leurs traces d'oxyde de fer sur les bords latéraux de plusieurs des plaques ajourées en bronze  $\times\times\times$  là où ces dernières étaient voisines immédiates du boulon.

Les bois horizontaux, formant le cadre des plaques ajourées, ont dû consister, à en juger par les chars de Dejbjerg et les dessins de chars fig. 217 et 219, en lanières étroites, probablement de la largeur donnée par les crochets en bronze fig. E, F, pl. XXXI. Il paraît que ces lanières en bois étaient ornées comme celles des chars de Dejbjerg par des ornements en minces feuilles de bronze. Des restes de ce genre ont été retrouvés, presque pulvérisés, le long de l'emplacement occupé par la caisse du char et, en petites feuilles, sur l'un des côtés de plusieurs des anneaux résonnants en fer qui longeaient les bords latéraux de la caisse. — Ces feuilles en bronze paraissent avoir été clouées sur le bois par de petits clous en bronze dont l'un fut trouvé par les soldats dans leur tranchée, l'autre par M. Goehner du côté gauche de la mâchoire (fig. D pl. XXXI). Des petits restes de lames en bronze se sont conservés au-dessous des têtes de ces clous.

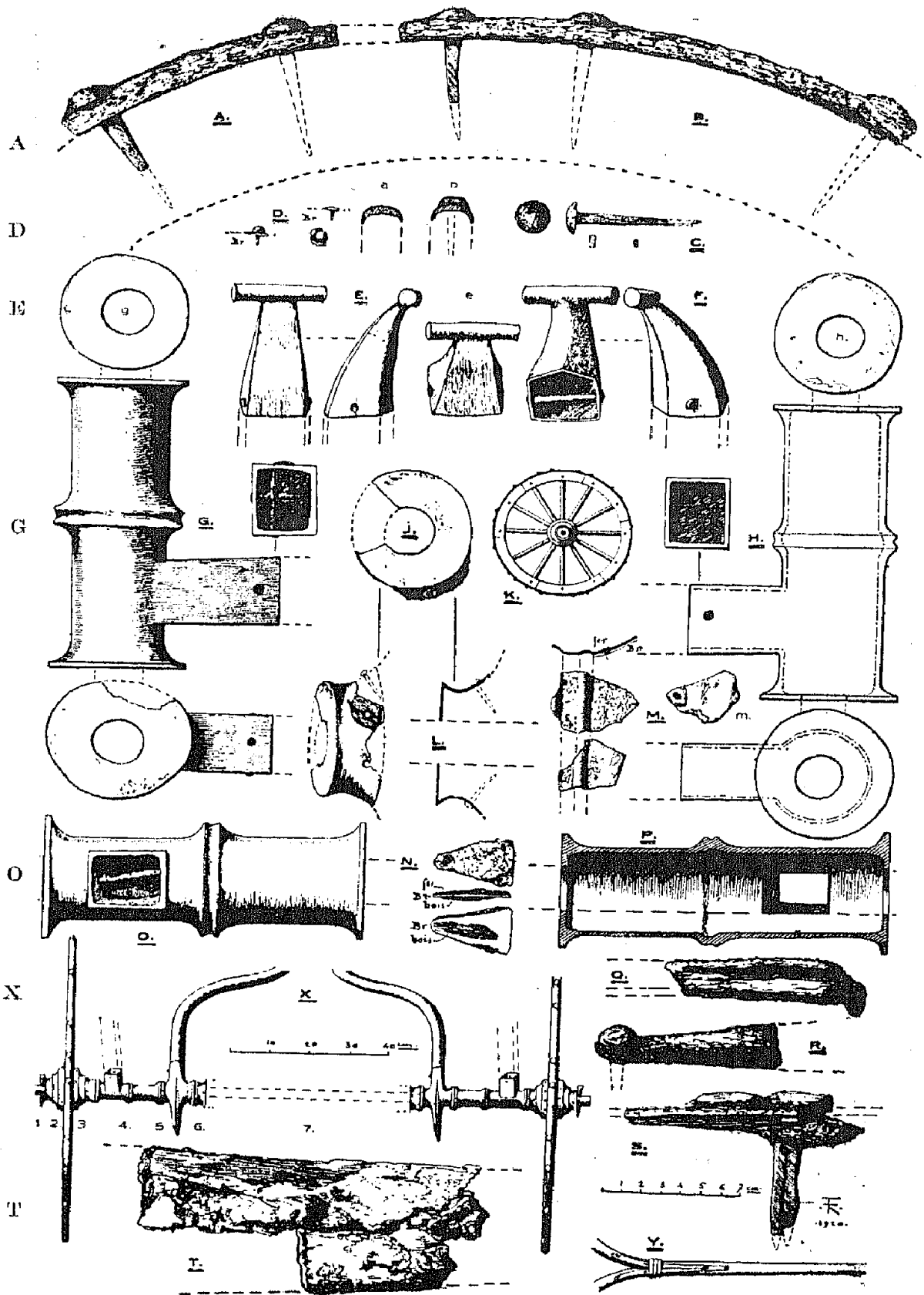
A en juger par les restes conservés dans les douilles carrées des tuyaux et des crochets, le bois de la caisse était en *chêne*.

Pour orner la partie inférieure de la caisse, et aussi pour protéger les pieds du voyageur contre les courants d'air, le fond de la caisse paraît avoir été doublé de peaux ou de fourrures. Des traces de leurs poils se sont bien conservées sur la face intérieure des plaques ajourées à triangles (fig. W, X et Y, pl. XXX), fait qui indique que cette doublure était destinée à orner et à remplir les vides laissés entre ces plaques (comparez notre reconstitution (fig. Z, pl. XXX).

La hauteur de la caisse devait être à peu près la même que celle du char de Dejbjerg, c'est-à-dire de 28 centimètres. En effet, en comptant les deux hauteurs de 7 cm. 5 et 7 centimètres des plaques ajourées (fig. Q, R et U—Y), et en ajoutant les hauteurs des trois bois horizontaux qui, nous l'avons déjà dit, devaient avoir à peu près les 4 cm. 6 de la largeur du bois des crochets, nous arrivons à 28 cm. 3, c'est-à-dire à une mesure se rapprochant assez près des 28 centimètres de hauteur de la caisse des chars de Dejbjerg.



Planche XXXI.



Restes des roues, des revêtements d'essieux, des crochets etc. du char d'Ohnenheim (1/1).

*La largeur de la caisse* des deux chars scandinaves est de 1 m. 04 et 92 centimètres. La largeur de la nôtre ne peut être fixée d'une manière exacte; mais certaines observations indiquent une largeur d'environ 1 mètre, distance dans laquelle notre ouvrier a trouvé les deux côtés est et ouest du char, indiqués dans la terre vierge ou presque vierge par deux lignes parallèles imprégnées de rouille de fer et de bronze produites par les anneaux résonnants en fer et les plaques ajourées en bronze. Plusieurs fragments de ces objets ont été trouvés sur ces lignes tandis qu'ils faisaient entièrement défaut dans l'espace compris entre ces deux lignes.

Par contre, aucune trace de ce genre ne fut observée aux deux bouts de la caisse, les soldats y ayant trop remué la terre avant notre arrivée. Vu la concordance des autres dimensions et de la forme générale avec le char de Dejbjerg, on sera peut-être autorisé à attribuer à la caisse du nôtre la même longueur, soit 1 m. 79.

Les parois de la caisse du char de Dejbjerg sont surmontées de quatre crochets en bronze. Notre char d'Ohnenheim a dû posséder quatre crochets un peu analogues, mais deux seulement ont été ramassés par les soldats (fig. E et F, pl XXXI). Ceux de Dejbjerg sont ornés de mascarons, les nôtres sont plus simples. Ils ont chacun une longueur de 8 cm. 5, le crochet transversal a 4 cm. 6. Leur but était évidemment d'y assurer par le moyen de courroies une couverture ou tapis, soit en forme de ciel ou de baldaquin tenu par des montants en bois, soit en forme de voûte ou de tente tenue par des bois courbes. Des couvertures de ce dernier genre se retrouvent sur des reliefs romains<sup>1</sup> et sur les miniatures et tapisseries du moyen âge<sup>2</sup>. Elles sont du reste en usage encore aujourd'hui pour les chariots de nos courriers de campagne. Les couvertures en forme de baldaquins étaient d'usage pour les voitures romaines de luxe servant aux dames ou aux hauts dignitaires et à celles portant en procession des statues de dieux<sup>3</sup>. Le moyen âge s'en servait également<sup>4</sup>. Il n'y a aucun doute que déjà la charronnerie préromaine savait s'en servir comme signe de dignité et pour protéger voyageur et char contre les intempéries, la pluie, la neige, le soleil d'été. Les crochets des chars de Dejbjerg et d'Ohnenheim en sont la preuve et, surtout, le texte de Tacite (*Germania* 40), parlant du char de la déesse germanique Nerthus traîné par des bœufs et couvert d'un tapis précieux qu'on lavait, avec le char, et même avec la déesse, chaque année dans un lac en tuant après cet acte les esclaves-baigneurs.

Le char de Dejbjerg porte ces quatre crochets à une distance de 60 à 62 centimètres l'un de l'autre. Cette distance fait penser,

---

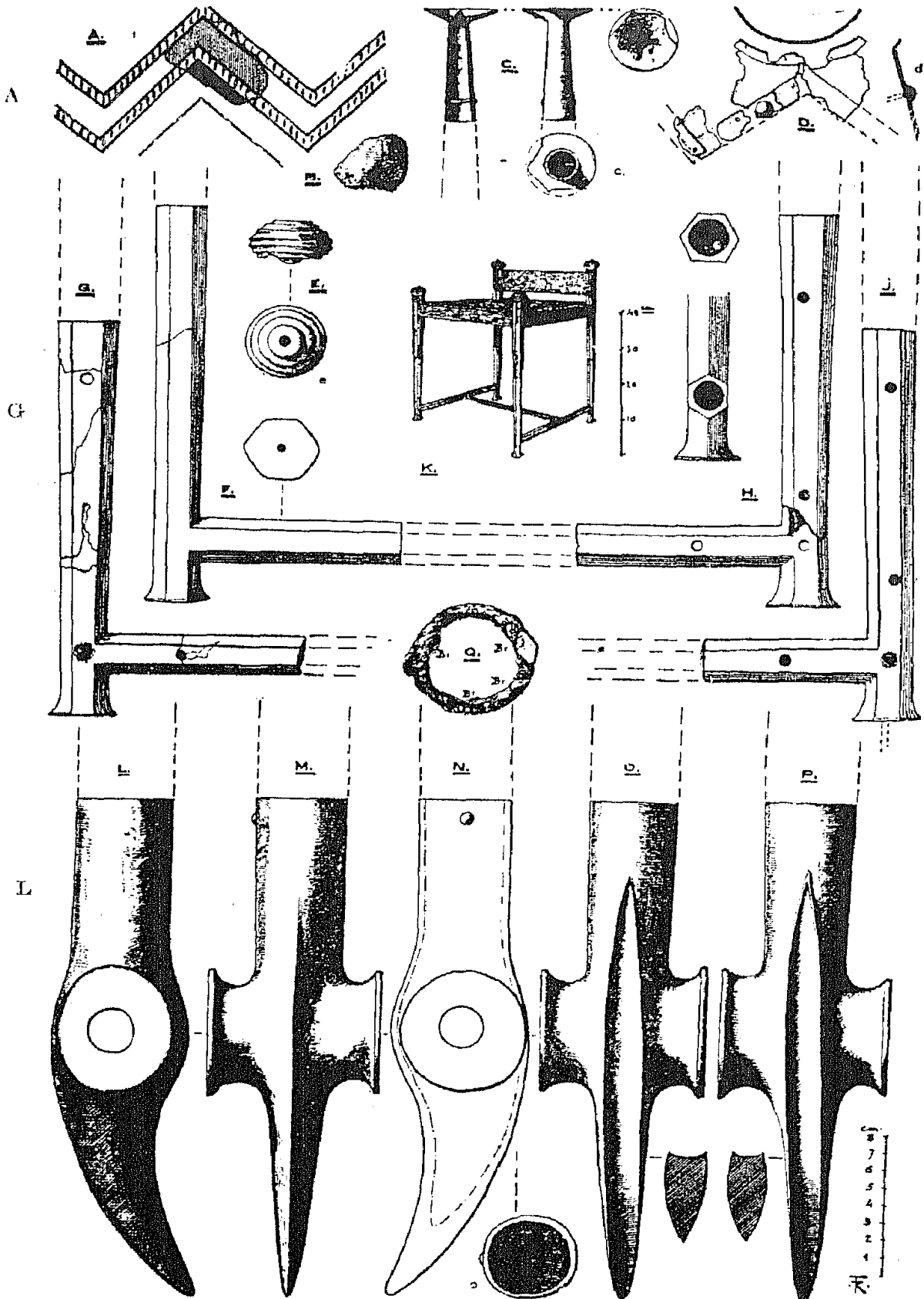
1. Voir BAUMEISTER, *Denkmäler*, pl. XC fig. 2323 et 2324, chars à deux roues traînés par des mulets, et; aussi, le char à quatre roues de Maria Saal en Carinthie reproduit page 29 du catalogue du Reichspostmuseum.

2. La tapisserie de Saint Etienne à Strasbourg avec le char à quatre roues de Sainte Odile (FORRER, *Der Odilienberg*, 1899, pl. VI). Les chars couverts cat. Reichspostmuseum p. 73, 77, 78, et FAVEROT DE KERBRECH, *L'art de conduire*, 1903, p. 12, 15, 103.

3. Voir Reinach, *Rép. des reliefs* II, p. 509, chariot sacré à deux roues, aux images des Dioscures etc., sous baldaquin en forme de temple.

4. Voir Faverot de Kerbrech, op. cit.: à baldaquin, p. 13, à baldaquin en forme de tente, pl. I.

Planche XXXII.



Pieds et boutons du siège-trône, bout du bâton-sceptre, tessons et tubes à éperons du char d'Ohnenheim (1/4).

plutôt qu'à une grande tente, à un ciel ou baldaquin ayant surmonté seulement la personne assise sur le siège du milieu. Pour le char d'Ohnenheim nous admettons une couverture un peu analogue, mais ses crochets paraissent avoir eu — selon leur forme — leur place à l'extérieur des parois, et — comme ils s'intercalaient mal entre les plaques ajourées — aux quatre angles de la caisse. Cette dernière disposition s'observe aussi aux chars de Watsch fig. 208 (là les crochets ont la forme de têtes d'oiseaux) et de Judenburg fig. 223 (où ils ont la forme de têtes de chevreuils).

*Les anneaux résonnants en fer, tintinnabula du char.*

De nombreux anneaux en fer ont été trouvés avec les autres restes du char (fig. H—P, pl. XXX et fig. Q, pl. XXXII). Ils sont massifs et ont 6 à 7 centimètres de diamètre extérieur sur 5 à 6 millimètres d'épaisseur. Les pièces à l'état complet et les fragments donnent au total une bonne trentaine de ces anneaux. Fait curieux, douze fois ils se sont trouvés collés par l'oxydation du fer sur un second anneau de même taille (fig. H, K, L, M, N, O, P), trois fois encore on

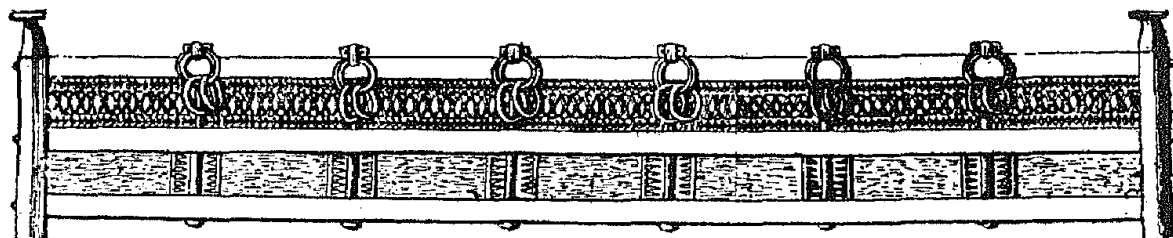


Fig. 209. Reconstitution du côté latéral du char d'Ohnenheim, avec ses plaques ajourées, ses anneaux résonnants, ses crochets aux angles et la fourrure à la base. Environ  $\frac{1}{13}$  gr. nat.

put constater que ces doubles anneaux étaient encastrés dans une seconde paire d'anneaux tout à fait semblables (fig. L, M, O). On peut en conclure avec certitude que ces anneaux formaient des faisceaux composés chacun de quatre anneaux accouplés.

Le nombre susmentionné de ces anneaux laisse deviner une huitaine de ces faisceaux, mais sans doute leur nombre était encore bien plus grand. Il était très probablement égal au nombre des boulons verticaux dont nous parlerons plus loin et dont il faut compter sept sur chaque côté latéral, quatorze donc au total.

L'attachement de ces faisceaux d'anneaux se pratiquait par des bandeaux en cuir dont de faibles restes se sont conservés sur quelques-uns des anneaux. Fait curieux, ces bandeaux reliaient toujours ensemble deux anneaux, ce qui explique aussi qu'on trouve toujours ces deux anneaux-porteurs placés exactement l'un sur l'autre. Le faisceau se composait donc de deux anneaux-porteurs et de deux anneaux-pendentifs et non d'un anneau-porteur à trois anneaux-pendentifs. L'attachement par des bandeaux en cuir facilitait le nettoyage des anneaux et permettait de les ôter dans les cas où leur son était interdit pour des raisons pratiques ou cultuelles.

Quant à la place qu'ils occupaient sur le char, il ne peut y avoir aucune erreur : Un de ces doubles anneaux (fig. M) est resté collé,

par l'oxydation du fer, sur le côté extérieur d'une des plaques ajourées en  $\times\times\times$  et d'autres anneaux portent des traces de vert-de-gris provenant évidemment du même entourage. De plus, nous avons trouvé des fragments de ces plaques ajourées accompagnés en assez grand nombre de fragments de ces anneaux en fer et toujours le long de la ligne qui marquait le côté latéral du char. Il s'ensuit que *ces anneaux ornaient les bords latéraux de la caisse du char.*

Ce fait se confirme d'ailleurs par certains parallèles : Rappelons le char à chaudron de Skallerup (Déchelette II, fig. 170) et le trépied de Corneto (Déchelette II, fig. 75, 6) où les bords supérieurs sont entourés également d'un tas d'anneaux flottants. Rappelons le char votif à deux roues, en terre cuite, découvert à Ponte-Cucchiajo près de Chiusi (fig. 210) portant au bout du bord supérieur de sa caisse des anneaux accouplés très semblables aux nôtres et évidemment de destination analogue.

Quant au *but de ces anneaux* il ne peut y avoir de doutes : Le véhicule mis en marche, ils devaient causer un cliquetis formidable

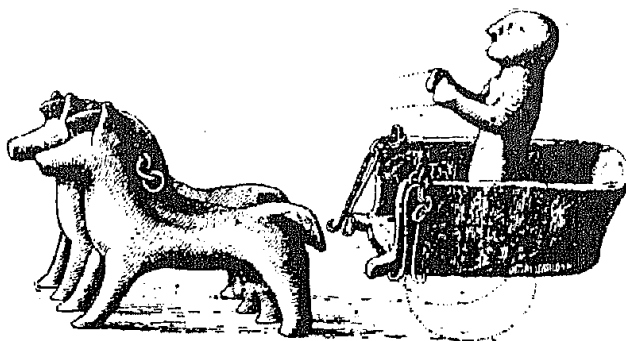
Fig. 210. Char votif en terre cuite

avec anneaux résonnants.

chaînettes et bâtons en bronze.

découvert à *Ponte Cucchiajo*

près de Chiusi.



comparable à celui d'un grand nombre de petits grelots ou clochettes. C'étaient donc des *anneaux tintinnabula*.

Ces précurseurs du grelot et de la sonnette commencent à apparaître vers la fin de l'âge du bronze et sont fréquents surtout pendant l'époque hallstattienne. On les attache aux bâtons sistres, aux fibules et agrafes, au harnachement de cheval et même, comme nous l'avons déjà dit, à des trépieds, à des chaudrons, etc. Il est d'autant plus indiqué de les voir appliqués à un char que *leur cliquetis annonçait de loin l'approche du char.* Rappelons qu'encore de nos jours, surtout en hiver, en temps de neige, les chevaux portent souvent, tout justement pour annoncer l'approche de la voiture ou du traîneau, des grelots ou clochettes et qu'en Suisse encore aujourd'hui les petits traîneaux d'enfants sont munis de tels anneaux résonnants. Rappelons du reste les anneaux résonnants déjà mentionnés du char votif de Ponte-Cucchiajo (fig. 210) et ceux encastrés dans l'anneau de char hallstattienne d'Estavayer<sup>1</sup>.

Il paraît pourtant que ces *anneaux tintinnabula* avaient non seulement un but tout simplement utilitaire mais aussi *rituel*. C'est indiqué tout clairement par le fait que nous les retrouvons à des

1. F. KELLER, *Pfahlbauten-Berichte*, VI, pl. III, fig. 46 «Chevroux», VII, pl. XV, fig. 7, VIII, pl. VI «Estavayer» (DE MORTILLET, *Musée Préhistorique*, pl. CIII, fig. 1384, donne cet objet par erreur comme «sonnet de canne tintinnabulum».

trépieds et à des chars cultuels (comme à celui de Skallerup) et que le bâton de *Bouddha* porte aussi bien de tels anneaux résonnants que le *sistrum* des prêtresses d'*Isis*. — L'idée qui y domine paraît être celle que le son de ces *tintinnabula* chasse les mauvais démons et protège contre le mal. Leur son est agréable aux dieux et détesté par les mauvais démons, idée qui règne encore aujourd'hui dans la tradition populaire: le son des cloches fait fuir le diable. Déjà dans l'Égypte préromaine, au culte d'*Isis*, on se servait du sistre pour chasser Typhon. Sans doute dans une intention un peu analogue, le Grand prêtre israélite porte à ses vêtements de culte des clochettes en or; à l'époque romaine, les enfants portent des bracelets à petites clochettes et l'on ajoute même ces clochettes à leurs sépultures. En Grèce, on frappe, aux cérémonies funéraires, de l'airain résonnant pour chasser les démons. C'est dans la même intention évidemment qu'on a entouré le magnifique char funéraire d'Alexandre le Grand de nombreux *tintinnabula*. Qui n'y verra une analogie frappante avec notre char d'Ohnenheim, entouré d'une quantité d'anneaux résonnants!

*Le siège-trône et le bâton-sceptre du char d'Ohnenheim.*

Notre char était surmonté d'un *siège*, digne de sa richesse et de son élégance. Ce siège est indiqué par ses quatre pieds en bronze et par un des quatre pommeaux en bronze qui ornaient le dessus du siège (fig. E, F, G, H, J, pl. XXXII). — Les pieds sont formés de tubes élégants de 22 centimètres de longueur. Ils sont hexagonaux et ont en haut 2 cm.  $\frac{3}{4}$ , à 3 centimètres de diamètre; ce diamètre diminue jusqu'à 2 cm.  $\frac{1}{3}$ , puis s'augmente de nouveau au bout inférieur et atteint là 3 cm. 5. L'intérieur de ces tubes est rond et renfermait autrefois des tiges en bois fixés dans le bronze par des clous en fer et en bois. Dans l'un des tubes le bois s'est assez bien conservé. Il est de couleur blanche et paraît être du noyer. A deux centimètres de leur base ces pieds portaient des traverses en forme de tubes de bronze, également hexagonaux à l'extérieur et ronds à l'intérieur et destinés à recevoir des traverses en bois reliant les pieds entre eux. Le tout est coulé d'un seul jet. — Nous possédons un pied complet et un autre à peu près complet; des deux autres ne sont conservés que les tubes supérieurs.

L'un des deux pieds, à base bien conservée, porte la base perforée d'un clou en fer (fig. J). Ce dernier était sans doute destiné à fixer le siège d'une manière solide sur le fond du char. La même remarque se fait — encore plus nettement — sur les deux pieds en bronze du siège de la trouvaille de Birmenstorf. Ces clous sont la preuve indubitable que les sièges faisaient partie intégrale de leur char. Notons, pour être exact, que l'autre pied d'Ohnenheim à base conservée ne porte pas de trace de perforation ou de clou; c'est dire qu'on se contentait de fixer le siège seulement par deux ou trois de ses pieds.

Le bois du siège épousait sans doute la forme sexagonale des pieds en bronze, ce qui donnait à ce siège une forme extrêmement

---

1. Voir F. X. KRAUS, *Real-Encyklopädie der christl. Altert.* (1882) I, p. 622 et 623.

élégante, comparable à l'élégance générale du char entier et à celle des chars à deux roues égyptiens<sup>1</sup>, sans oublier les élégantes chaises grecques des reliefs du Parthénon<sup>2</sup>. Notre essai de reconstruction (fig. K pl. XXXII) en donne une idée. — Le siège proprement dit était probablement garni de cuir. Les tiges verticales se terminaient, comme pour le siège de Dejbjerg, en *boutons*, dont un exemplaire en bronze orné de rainures horizontales et d'un diamètre de 4 centimètres, a été retrouvé (fig. E). Les deux boutons d'avant permettaient à la personne assise de se tenir avec les mains. Les deux tiges de derrière paraissent avoir été, à en juger celles de Dejbjerg, un peu plus hautes

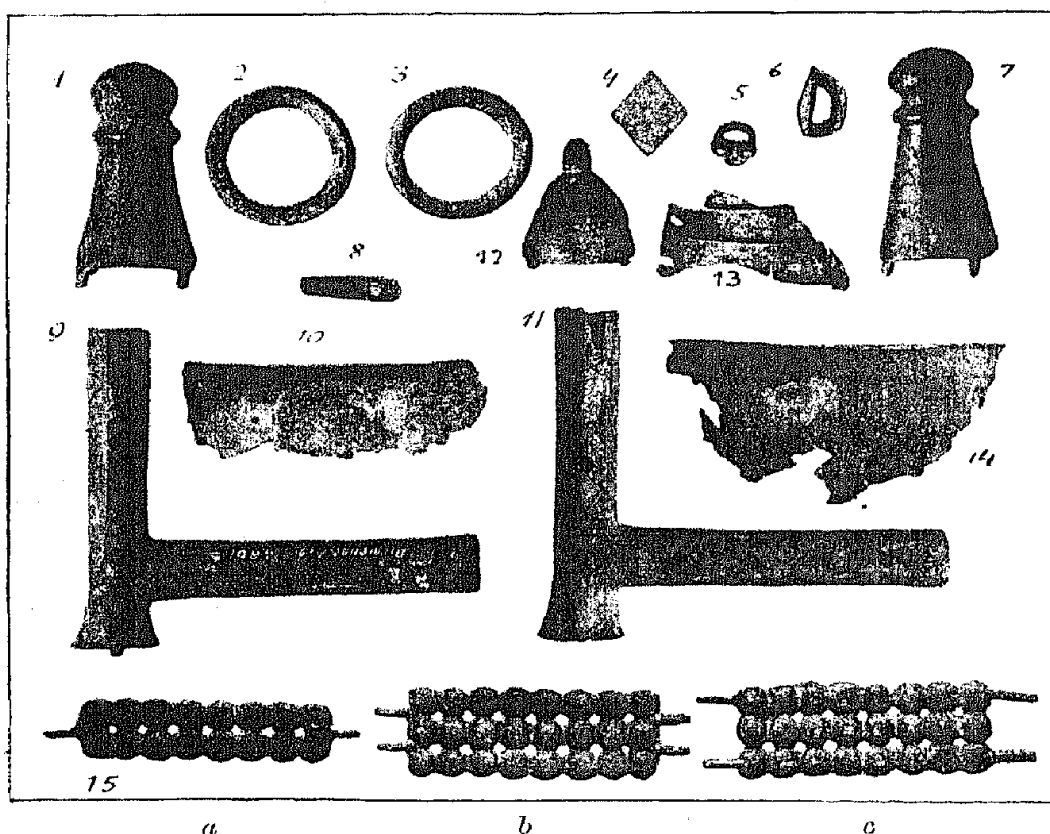


Fig. 211. Pieds et boutons du siège, clochette et objets du harnachement, plaques ajourées du char de Birmenstorf en Argovie (Musée National Suisse à Zurich).

que celles d'avant ; peut-être dans le but de porter un dos en bois, en cuir ou en treillis?<sup>3</sup> Comme le siège de Dejbjerg est carré (largeur 56 cm., hauteur 40 cm.) on peut admettre la même forme et un peu les mêmes dimensions pour le nôtre, c'est-à-dire qu'il servait égale-

1. Voir les dessins de chars égyptiens sur les reliefs égyptiens et le char à deux roues conservé au Musée de Florence (L. A. MILANI ; *Museo archeol. Firenze*, I p. 125 II pl. XVI).

2. Comparez BAUMEISTER, *Denkmäler*, pl. XXXIII et fig. 1389 ; d'autres exemples fig. 53, 708, 781, 1958, 2141.

3. Comparez par exemple le siège à dos bas du Parthénon, BAUMEISTER, *Denkmäler*, fig. 1377 et le char à siège des dodécadrachmes des Odomanti du v<sup>e</sup> siècle, HEAD, *Coins Brit. Mus.* pl. V fig. 17, HIRSCH, *Catalogue Weber* n° 1164, Babelon *Traité*, n° 1447. Pour un autre siège à dos sur char, comparez la Cybèle de notre fig. 215 ; pour un siège avec montants sans dos, l'Abondance sur char fig. 216.

ment non comme banc à deux, mais comme chaise à une seule personne<sup>1</sup>.

La place occupée sur le char par le siège est toute indiquée : Sur un char sans ressorts, plus le banc est placé près des roues plus le voyageur est secoué. La place la moins secouée était donc le milieu du char. C'est là qu'on voit placé aussi le siège de Dejbjerg (fig. 213) et placés les dignitaires portés par les chars de nos reproductions (fig. 215—221). Nous aurons donc le droit de placer notre siège d'Ohnenheim au milieu du char tel que nous l'indiquons par notre reconstruction (fig. 214, 215).

On arrivait ainsi en même temps à donner au siège une place dominante : *Le personnage assis y était quasi exposé au public et montré en parade.* C'est dire que ce siège, composé de bronze, de bois et de cuir et dominant le char, était moins une simple chaise qu'un trône avec destination évidente à porter un personnage de rang élevé, à le montrer en parade, sinon même en procession.

Rappelons à ce sujet Diodore de Sicile V, 28, qui rapporte que les Gaulois mangeaient assis par terre sur des peaux de chèvres ou de loups<sup>2</sup>. La chaise ne leur était donc pas habituelle. En effet, les restes de chaises sont dans les tombes préromaines, soit cisalpines soit transalpines, de la plus grande rareté et ne s'y trouvent que dans les sépultures les plus riches<sup>3</sup>. Partout donc à l'époque préhistorique où apparaît ce meuble c'est moins une chaise simple qu'un trône, attribut de dignité et de dignitaire.

Un objet qui accompagnait cette trouvaille est tout indiqué pour confirmer notre qualification du siège d'Ohnenheim. C'est un tube en bronze couronné d'une plaque ronde (fig. C, pl. XXXII). Long de 6 centimètres, il est creux à l'intérieur et traversé d'un clou en fer y fixant jadis une tige en bois dont de petits restes sont encore conservés à l'intérieur du tube. Son diamètre de 1 cm. 8 indique une canne élégante d'à peu près la même épaisseur. La plaque ronde est un peu évasée et a 3 cm. 4 de diamètre. Elle est coulée avec le tube d'un seul jet mais perforée verticalement d'un clou en fer destiné sans doute à porter un ornement ou attribut, rouelle, cône ou bouton en bois poli, en lignite, ambre ou ivoire. Rappelons à ce sujet le tube un peu analogue trouvé par Jules Naue dans un tumulus avec char à quatre roues à Uffing en Bavière, tube surmonté d'une rouelle en bronze travaillée à jour<sup>4</sup>. A notre avis ces objets ne sont autres que des couronnements de bâtons sceptres comme on les voit si souvent sur les vases et reliefs grecs dans les mains de personnes de haut rang

1. Sièges à une seule personne, voir nos dessins antiques fig. 215, 216, 218.

2. Posidonius dit des Celtes qu'ils s'assoient pour leurs repas sur la paille.

3. Déchelette passe, dans son admirable *Manuel*, l'emploi de chaises ou trônes sous silence. Comparez ce que nous en disons en 1907 sous «Stuhl», «Schemel» et «Thron» dans notre *Reallexicon* et les quelques dessins de chaises (portant souvent l'urne cinéraire du mort) reproduits par Montelius dans sa *Civilisation primitive de l'Italie* (pour des sièges en bois, voir aussi Sophus Muller, *Nordische Altertums-kunde* (1897) I 343, 344, II 44.

4. JULIUS NAUE, *Hügelgräber zwischen Ammer- und Staffelsee* (Stuttgart 1887) fig. 2, 2 c, pl. XXXVIII. Son attribution comme bout de timon est, vu la fragilité de cet objet, toute erronée. Comparez du reste la rouelle avec tige de NAUE, *Bronzezeit in Bayern* (1894) fig. 1, pl. XIX.



marchant à pied, assises sur des trônes ou montées sur leurs chars. Souvent même, dans le dernier cas, la personne ou divinité se sert de son bâton sceptre pour diriger les chevaux. Car conduire son char était à ces époques-là digne des dieux. On n'a qu'à étudier le vase François où les dieux conduisent eux-mêmes leurs chars, ou les monnaies de Sélinonte sur lesquelles Nikè conduit un char portant Apollon tirant de l'arc<sup>1</sup>, sans parler de Sol, de Luna, de Dionysos et d'autres dieux antiques.

*Le personnage qui a occupé le trône.*

Par les lignes précédentes nous avons déjà exposé et même en partie résolu la question du personnage qui a occupé le char et le trône de notre tumulus d'Ohnenheim. Il en résulte avant tout qu'on a affaire à un *personnage de rang fort élevé*.

On pourrait attribuer notre char et sa sépulture à quelque personnage royal. Mais, une *femme royale*, n'y aurait-elle pas apporté de riches objets de parure dont quelques-uns au moins auraient dû laisser des traces? Or, tout objet de ce genre, torques, bracelet, fibule, collier, boucle d'oreille, etc., fait défaut, aussi bien à Ohnenheim que dans la trouvaille analogue de Birmenstorf.

Il faut éliminer également l'hypothèse que l'on est en présence d'une tombe *de chef guerrier*, car à cette époque le guerrier royal ou d'autre rang très élevé est enterré sur son char de guerre à deux roues et avec ses armes. Or, ni la sépulture d'Ohnenheim ni celle de Birmenstorf n'ont livré la moindre trace d'une arme quelconque. Tout ce que nous possédons et savons de notre char fait rejeter l'appellation de char de guerre et le fait attribuer plutôt à un chef de métier tout à fait paisible.

Est à éliminer aussi le char de quelque riche *marchand*, l'enterrement avec char étant sans doute un signe de dignité réservé aux deux seules classes de dignitaires qui jouaient un rôle et comptaient en Gaule, aux *chevaliers* et aux *druides*.

Or, le chevalier ayant son char de guerre, il ne nous reste en somme que l'attribution à quelque *druide de rang élevé*. Le manque de toute parure et de toute arme, par contre la présence du bâton-sceptre, signe de dignité, l'entourage du char de tintinnabula, concordent fort bien avec notre hypothèse. Comme au chef de guerre, il fallait au prêtre de rang élevé son char personnel, pour les voyages dans son «diocèse», pour les processions et pour ses voyages annuels à des sanctuaires tel que celui des Carnutes où, à l'époque de César (VI, 13), les druides de la Gaule se réunissaient chaque année. On conçoit sans aucune peine que, de même qu'on ait enterré le chef guerrier sur son char de guerre, *on ait enterré le prêtre de marque sur ou à côté de son char de procession*. Il a dû en être ainsi à Ohnenheim, à Birmenstorf, à Uffing et certainement à maint autre endroit où l'on a trouvé un char à quatre roues<sup>2</sup>.

1. HEAD, *Ancient coins* (British Museum) pl. XVII, fig. 32.

2. Voir l'énumération des sépultures avec chars à quatre roues donnée par Déchelette II, p. 750. III, p. 1069 figure aussi la seule sépulture d'Alsace qui jusqu'alors, outre celle d'Ohnenheim, avait donné quatre roues. C'est un tumulus fouillé en 1851

Peut-être l'ornement, malheureusement disparu, du tube surmontant le bâton-sceptre d'Ohnenheim (fig. C) nous aurait-il renseigné sur la divinité à laquelle ce prêtre était attaché. Rappelons que les bâtons-sceptres des divinités antiques et de leurs prêtres sont assez souvent surmontés d'attributs propres à la divinité ; ainsi le bâton de Dionysos porte une pomme de pin, celui de Jupiter un aigle, celui de Mercure le serpent. Or, le tube du bâton-sceptre du tumulus avec char à quatre roues d'Uffing porte, comme nous l'avons déjà dit, *une rouelle en bronze, signe du culte solaire*<sup>1</sup>.

*L'époque du char d'Ohnenheim.*

Pour les chars à quatre roues que nous venons de citer il s'agit toujours de tumuli datant de la fin de l'époque hallstattienne et des commencements de l'époque de la Tène, c'est-à-dire de l'époque de la plus grande expansion des *Celtes*. C'est à cette même époque qu'appartiennent les sépultures sous tumulus de Heidolsheim, de Mussig et évidemment aussi notre tumulus à char d'Ohnenheim. D'autant plus qu'avec la Tène II la coutume de ces grands tumuli a entièrement disparu de notre sol. — Le mobilier funéraire, — quoique les fibules, les bracelets et autres objets permettant de fixer une date exacte fassent entièrement défaut, — correspond fort bien à l'époque de transition que nous venons de citer : Le tesson fig. A pl. XXXII rappelle la fin de l'ère hallstattienne, de même l'ornementation en canelures de l'anneau tintinnabulum fig. C pl. XXX et celle des plaques ajourées, enfin le bouton replié de l'anneau fig. E pl. XXX imitant les fibules à timbale repliée de l'époque de transition entre la fin de Hallstatt et le commencement de la Tène. Comparé aux chars de Dejbjerg, ces derniers nous paraissent d'un style celtique un peu plus avancé et s'approcher déjà plus de la Tène I. Les mascarons humains surtout qui ornent les quatre crochets sont déjà tout à fait de style celtique. Aussi les tuyaux en bronze de notre char, rappelant encore par leur présence et leur facture les grandes roues en bronze hallstattiennes, ont disparu sur les chars de Dejbjerg et sur les chars de guerre de la Tène I. En résumé, nous nous croyons donc autorisé à attribuer notre char d'Ohnenheim à cette époque de transition entre le Hallstatt II et la Tène I datant entre 500 et 400 avant J. C., que nous avons désignée jadis sous le nom d'Archéo-Tène<sup>2</sup>.

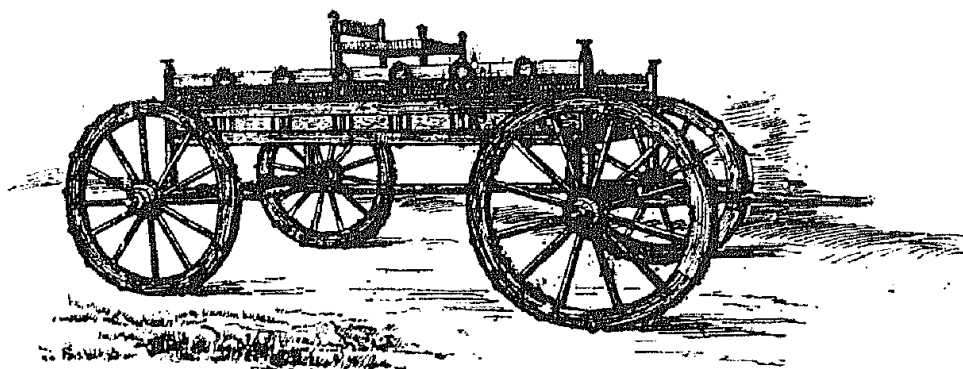
---

par M. Zæpfel dans la forêt de Hatten. La tombe avait, outre un char à quatre roues, un mobilier fort riche (chaudron en bronze, deux aiguières et coupes en bronze, un anneau en feuille d'or, trois pieds de coffret en bronze, un objet oblong en fer mal conservé, peut-être une lance ; une autre sépulture du même tumulus renfermait une lance en fer, des anneaux et fibules en bronze, des dents humaines et un tibia d'enfant, une défense de sanglier). Mais selon Zæpfel deux des roues avaient un diamètre plus petit que les deux autres et Max de Ring en a conclu, fait qui paraît confirmé par la présence des lances, qu'il s'agissait de deux chars de guerre à deux roues brisés tous les deux sur la même tombe. MAX DE RING, *Bulletin III* (1860) p. 219 et suiv. pl. I et II. A. W. NAUE, *Denkmäler der vorrömischen Metallzeit im Elsass* (1905) p. 9—17.

1. Peut-être faut-il attribuer une signification analogue (et non celle d'une « roue en réserve ») à la cinquième roue trouvée par Jules Naue dans ce tumulus d'Uffing et déposée horizontalement au-dessus de la tombe à quatre roues.

2. FORRER, *Reallexicon*, 1907, p. 805 et pl. 236, *Urgeschichte* p. 485 et pl. 170.

214



214a

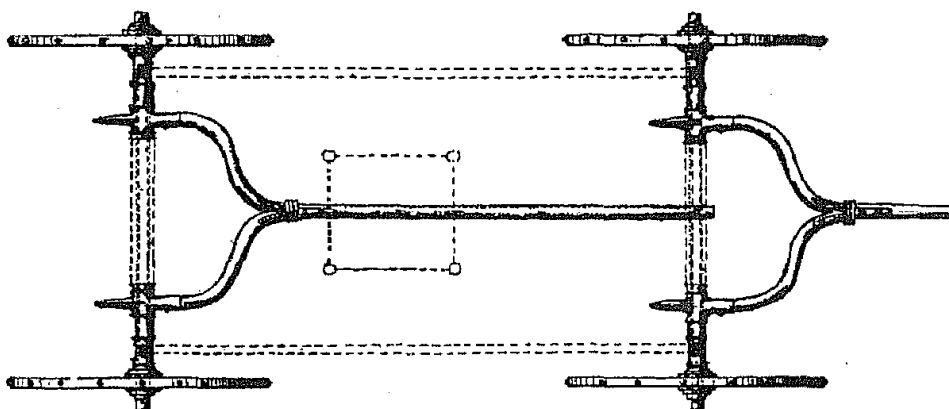


Fig. 214, 214a. Reconstitution du char d'Ohnenheim (au Musée de Strasbourg)  
d'après l'auteur ( $\frac{1}{40}$ — $\frac{1}{41}$  de la gr. nat.).

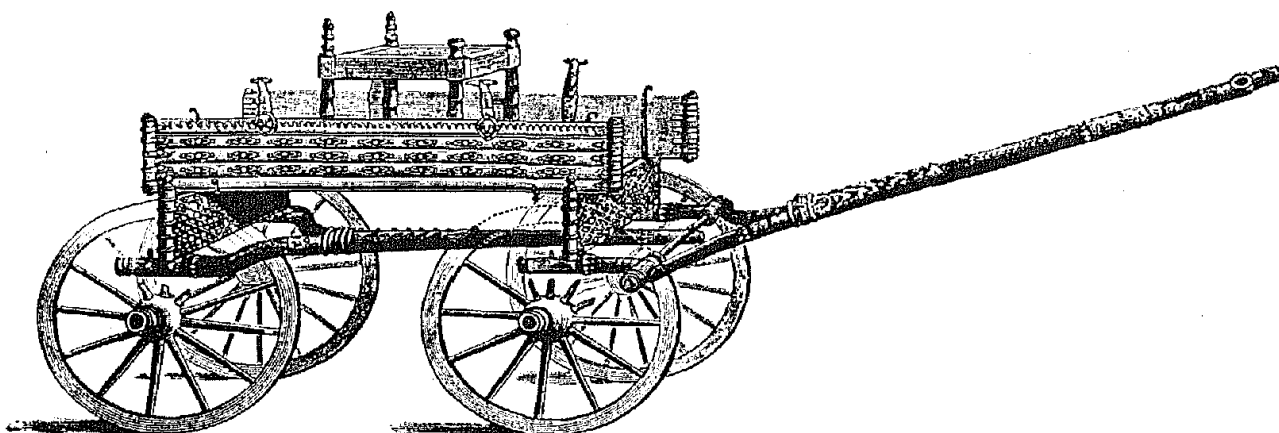


Fig. 213. Reconstitution du char de Dejbjerg (au Musée de Copenhague)  
d'après Petersen ( $\frac{1}{50}$ )

*Le centre de fabrication et le nom gaulois de ce genre de chars.*

Jusqu'à la découverte du char d'Ohnenheim, aucun char du type Dejbjerg, c'est-à-dire à quatre roues, avec siège-trône et crochets pour le tapis-couverture n'était connu en Europe centrale. Les archéologues scandinaves avaient donc un certain droit de déclarer comme de fabrication indigène scandinave les chars de Dejbjerg et

celui dont on trouva des fragments dans une sépulture à incinération en chaudron à Langaa (Bornholm). Mais la découverte d'un char fort semblable à Ohnenheim en Alsace et de restes d'un autre à Birmenstorf en Suisse fait opposer aux chars scandinaves deux chars du même genre trouvés dans des sépultures gauloises du centre de l'Europe. Ajoutons que les ornements des chars de Dejbjerg ont tout à fait l'aspect gaulois et non scandinave. C'est dire que l'origine scandinave des chars de Dejbjerg devient de plus en plus douteuse et que, par contre, on sera de plus en plus tenté de les attribuer comme ceux d'Ohnenheim et de Birmenstorf à une *fabrique gauloise*. Les chars de Dejbjerg seraient alors du butin rapporté du centre de l'Europe par quelque tribu nordique, ce qui expliquerait entièrement leur offrande aux dieux dans un marais scandinave.

Quant au *centre de cette fabrication*, rappelons que les sépultures à chars se retrouvent surtout dans les pays celtiques entre la Bavière, le nord et l'ouest de la Suisse<sup>1</sup> et la France du nord-est, la Marne comme centre<sup>2</sup>. Rappelons que la Gaule, surtout du nord et la Belgica, étaient à l'époque romaine réputées pour leur charronnerie et qu'un grand nombre de noms romains de voitures est d'origine gauloise<sup>3</sup>. C'est donc plutôt dans nos pays qu'il faut chercher l'origine de ces chars.

Quant au *nom gaulois du genre du char d'Ohnenheim* nous n'avons certainement affaire ni à la *benna*, chariot rustique à quatre roues et caisse en forme d'échelle ou à panier d'osier, ni à la *reda*, char du même genre mais plus lourd et destiné pour lourde charge, ni à la *carruca* (d'où notre «carrosse»), voiture de luxe, vaste et lourde pour fêtes, cérémonies et voyages de hauts dignitaires, avec haute caisse, avec lit de repos à l'intérieur et des chaises sur la plate-forme<sup>4</sup>. Nous pensons plutôt qu'il s'agit dans notre cas du *petorritum* gaulois, identique selon les textes anciens<sup>5</sup> au *pilentium* romain, char élégant et léger, à quatre roues, avec siège surmonté d'un ciel ou baldaquin, destiné à conduire les flamines, les vestales et matrones aux sacrifices et aux jeux. Il est tout indiqué d'admettre que, dans la Gaule préromaine, le *petorritum* faisait le même service pour les *prêtresses de rang élevé* et pour les *prêtres-druides*.

---

1. Pour la Suisse, rappelons outre Birmenstorf les restes de chars gaulois trouvés à la Tiefenau près de Berne, dans les tumuli d'Anet-Jns, à Græchwyl, etc. et dans la station de la Tène. D'autres sont cités par D. VIOLLIER, *Essai sur les rites funéraires en Suisse*. (Bibl. de l'École des Hautes-Études, sciences religieuses, vol. XXIV Leroux 1911). La caisse du char à quatre roues d'Anet-Jns était ornée de plaques en bronze ajourées et contenait un squelette d'homme; une tombe à incinération du même tumulus renfermait un char à deux roues (Viollier, p. 57/58).

2. Pour la France et sa littérature concernant les chars à deux et à quatre roues, voyez Déchelette II, p. 747—754, III, p. 1023—1025 et 1180—1199.

3. *Petorritum*, *essedum*, *covinnus*, *carruca*, *cisium*, *reda*, *benna*, *carpentum*.

4. Voir le célèbre relief de Vaison au Musée Calvet d'Avignon (Espérandieu I, p. 223, Reinach, *Rép.* II p. 216) représentant une voiture à quatre roues et à grande et haute caisse surmontée de deux sièges, l'un occupé par le dignitaire, l'autre par son valet. Voir aussi la *carruca* de l'arc de Constantin, Reinach, *Rép. reliefs* I, p. 255.

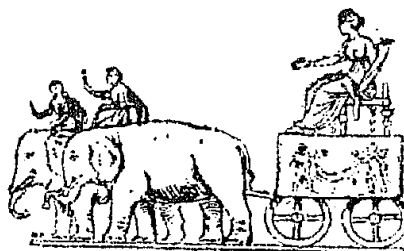
5. Ces textes sont réunis dans HOLDER, *Alteltischer Sprachschatz*, sous le mot *petorritum*.

*Reproductions antiques de chars analogues.*

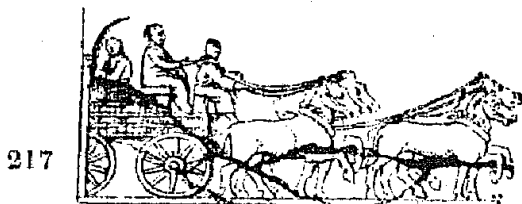
Nous ne connaissons pas de relief ou dessin antique reproduisant un char tout à fait pareil au nôtre ou à ceux de Dejbjerg. Mais déjà Petersen, en publiant ces derniers, a reproduit certains modèles instructifs : une monnaie d'Antonin le Pieux (Cohen II, pl. X), Cybèle assise sur un char plat, à deux roues, surmonté d'un trône à dos et traîné par quatre lions (fig. 215) ; une gemme antique avec Abundantia sur un char à quatre roues traîné par deux éléphants, à haute caisse, richement ornée des deux côtés et avec un siège un peu analogue à celui de Dejbjerg (fig. 216) ; un bas-relief d'Herculanum, prêtre ou prêtresse, sur un char à deux roues avec basse caisse ornée de phalères et surmontée d'un siège placé au milieu (fig. 218) ; enfin un bas-relief de Langres avec prêtre ou grand dignitaire assis sur un char à quatre roues, devant lui le cocher conduisant les quatre chevaux, derrière lui, lui tournant le dos, un servent, chacun sur un siège à part (fig. 217).



215



216



217



218

**Fig. 215—218. Reproduction de chars antiques ;** 215, médaille d'Antonin le Pieux, Cybèle. — 216, gemme avec Abundantia. — 217. Relief de Langres avec prêtre ou grand dignitaire. — 218, terre-cuite d'Herculanum avec prêtresse barbare.

Il est d'importance, à notre avis, de voir là deux chars portant des *déeses*, deux autres portant des *prêtres* ou *hauts dignitaires*. Les mêmes faits s'observent sur les trois autres figurations antiques que nous ajoutons en fig. 219, 220 et 221 et qui nous paraissent d'autant plus intéressantes qu'elles reproduisent des *prisonniers barbares, prêtres et prêtresses sur leurs chars indigènes*.

C'est d'abord la *plaque Campana* fig. 221<sup>1</sup> montrant un char traîné par deux chevaux conduits par un homme marchant à pied. La ceinture du cheval est ornée d'appliches en forme de phalères rappelant le décor à boutons des brides d'Ohnenheim (fig. E F pl. XXX). Le char est à deux roues, à caisse oblongue courte et basse, ornée au côté latéral de phalères. Les chevaux et les chars

1. *Collection Campana*, pl. 90, H. v. Rohden, *Röm. Tonreliefs der Kaiserzeit*, pl. LXXXVII et p. 283, Reinach, *Rép. reliefs* II, p. 288.

romains portent généralement un autre décor et il est fort probable que l'artiste a voulu accentuer par ce décor étrange un char et un attelage de provenance barbare. Comme le char de la terre cuite fig. 218, celui de cette plaque fig. 221 porte sur ses bords supérieurs une plate-forme ne dépassant pas la caisse et sur laquelle on voit deux vieillards à longue barbe et longs cheveux assis l'un à côté de l'autre sur un banc caché sous leurs longs manteaux. Ce siège ne porte ni boutons ni dos, mais est évidemment placé comme celui de Dejbjerg au milieu du char avec la destination de montrer les personnages assis au grand public. Mais, le cou et les pieds de ces personnages sont entourés d'anneaux et de chaînes dont les bouts sont tenus par deux soldats romains marchant à pied à gauche et à droite du char; les vieillards sont vêtus de grands manteaux et de pantalons; tout indique donc leur caractère de prisonniers barbares, gaulois, daces ou germaniques, mais de rang élevé; sans armes,



219



220



221

Fig. 219. Métope du monument romain d'Adamklissi, famille dace sur son char (d'après Tocilesco).

Fig. 220 et 221. Plaques Campana, prisonniers conduits, en triomphe, sur leurs chars indigènes (d'après v. Rohden).

sans ornements princiers ce sont, plutôt que des chefs guerriers, des chefs prêtres. Le tout représente évidemment la procession en triomphe de deux prêtres prisonniers celtes ou germaniques sur leur char de parade indigène: Souvenir sans doute d'une capture faite pendant une des guerres contre les Gaulois sous César, les Germains sous Auguste, les Bataves de Civilis ou les Daces sous Trajan. Le style nous paraît plaider plutôt pour une des trois premières versions<sup>1</sup>.

Un autre de ces reliefs campaniens, notre fig. 220 (Rohden LXXIII), montre deux prêtresses prisonnières conduites en triomphe sur leur char de parade. Ce dernier est très analogue à celui des plaques fig. 218 et 221 et dérive sans doute du même prototype barbare, soit à deux, soit à quatre roues, mais romanisé par l'artiste campanien. Une réplique de la même plaque (Rohden fig. 248) montre le siège muni d'un dos assez haut. Fait à remarquer, ici le char, portant des femmes, est traîné par des mulets. Un gardien accompagne à pied les femmes; elles sont précédées

1. C'est ce que pense v. Rohden p. 134.

par un Romain portant une tablette indiquant les noms et qualités des deux captives.

Un relief un peu analogue, figurant sur la *colonne de Marc Aurèle* élevée entre 176 et 193, représente le transfert des Sarmates et des Germains vaincus de la rive gauche, sur la rive droite du Danube<sup>1</sup>. On y voit des hommes à cheval et à pied, des femmes à pied et accompagnées de soldats romains. Une femme voilée, accompagnée d'une autre à pied, est assise sur un char oblong à quatre roues traîné par deux bœufs. Evidemment c'est une personne de haut rang, plutôt prêtresse que princesse. Elle trône sur un siège placé sur la plate-forme élevée du char, de sorte qu'elle est visible à tout le monde.

Rappelons enfin le relief du monument romain d'*Adamklissi* fig. 219 montrant une famille noble dace, faite prisonnière et conduite sur son char indigène devant l'empereur vainqueur pour demander sa grâce. Le char, à quatre roues et à caisse basse et

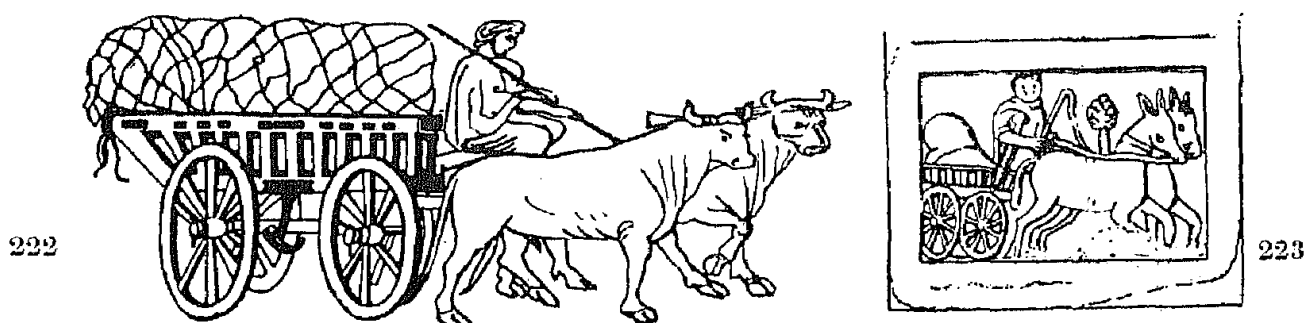


Fig. 222. Le char de la mosaïque helveto-romaine d'Orbe.

Fig. 223. Le char du relief funéraire de Strasbourg.

ajourée, est traîné par un bœuf, conduit par un barbare marchant à pied et armé d'un long bâton.<sup>2</sup> — Une stèle funéraire découverte à *Strasbourg* prouve qu'on s'est aussi servi dans notre pays<sup>3</sup> à l'époque romaine de chars un peu analogues: Un soldat romain, armé de son épée, dirige avec son fouet et du haut de son char, deux mulets; le char est occupé par un sac rempli de la cargaison (fig. 223). *Les roues de devant sont, comme au char d'Adamklissi, plus petites que celles de derrière* et indiquent par ce fait très nettement qu'il s'agit de chars bien dirigeables — fait accentué encore par le conducteur se trouvant non marchant à côté, mais assis sur son char. Les mêmes remarques peuvent se faire au char semblable dessiné sur la mosaïque d'*Orbe* en Suisse (fig. 222) et, pour ce qui concerne les roues, au dessin de char à quatre roues du Musée de *Naples* Mus. Borb. V 48 (Baumeister fig. 2335). Par contre, les chars préromains de *Dejbjerg* et tous les chars préhistoriques, votifs ou dessinés, montrent pour leurs quatre roues les mêmes dimensions — observation qui nous paraît bien indiquer l'invention de l'appareil

1. PETERSEN, DOMASZEWSKY, CALDERINI, *Die Markus-Säule in Rom* (Munich 1896) n° 141/142. Mêmes numéros REINACH, *Rép. reliefs* I, p. 329.

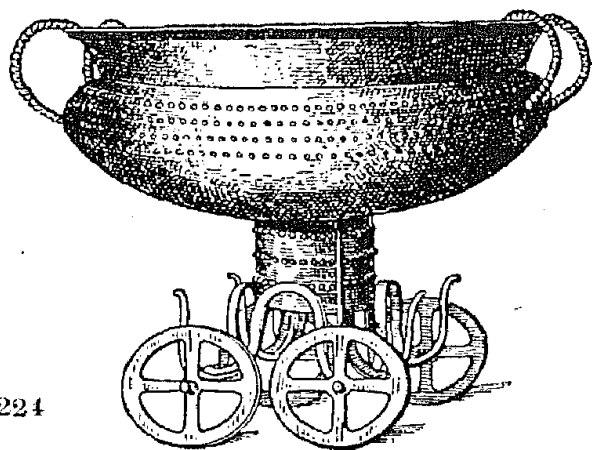
2. TOULESCO, *Das Monument von Adamklissi* (Wien 1895) fig. 57.

3. Anzeiger 1914 pl. XV fig. 3.

à tourner, soit aux débuts de l'époque romaine, soit à une époque tout à fait rapprochée de celle-ci mais postérieure à celle des chars préromains susmentionnés.

*Chars de culte et de procession.*

Les déesses, prêtresses et prêtres figurés sur les monuments susmentionnés fig. 215, 216, 218, 220 et 221 ont évidemment choisi ces chars moins pour augmenter la vitesse de leur déplacement que pour accentuer leur dignité. Ainsi le char devient un objet accessoire du trône: L'idée dominante c'est moins «un char avec siège» qu'un «trône muni de roues», un *trône roulant*. C'est alors la même conception qui, dans l'antiquité archaïque, a fait mettre sur roues les

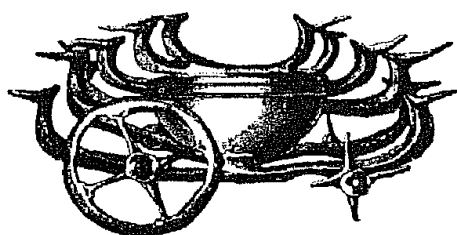


224



225

Fig. 224. Le char cultuel de Peccatel (Mecklenbourg)



226

Fig. 225. Le char cultuel de Skallerup (Danemark)

Fig. 226. Le char cultuel de Szaszvarossek (Siebenburgen).

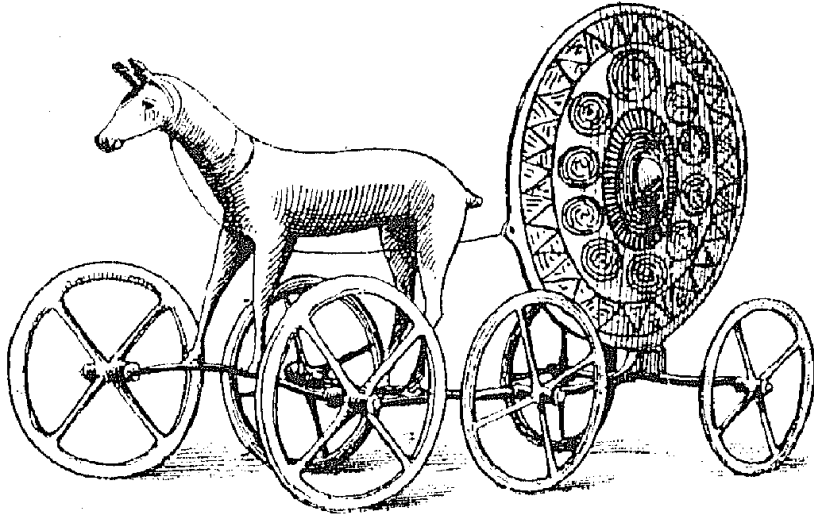
trépieds «pour qu'ils se transportent par eux-mêmes à la réunion des dieux» (Hephaistos dans l'Illiade 18,368).

L'idée telle qu'elle s'exprime dans ces chars, d'exposer le personnage trônant, nous paraît avoir comme prototype le char de culte exposant l'image de la divinité et la conduisant en procession sur des voies sacrées et à travers la région de ses adorateurs. Rappelons — sans parler des chars de procession des Babyloniens — le char de la déesse Nerthus qui voyageait, selon Tacite, parmi les différentes tribus qui l'adoraient. La déesse restait invisible<sup>1</sup>, cachée sous le tapis qui, sans doute en forme de tente, ornait le char. Par contre, le char de Judenburg (fig. 2 XXXIII) montre, entourée d'autres statuette, une grande déesse portant sur la tête une coupe en bronze. Le char de Trundholm place sur ses six roues un cheval traînant le disque

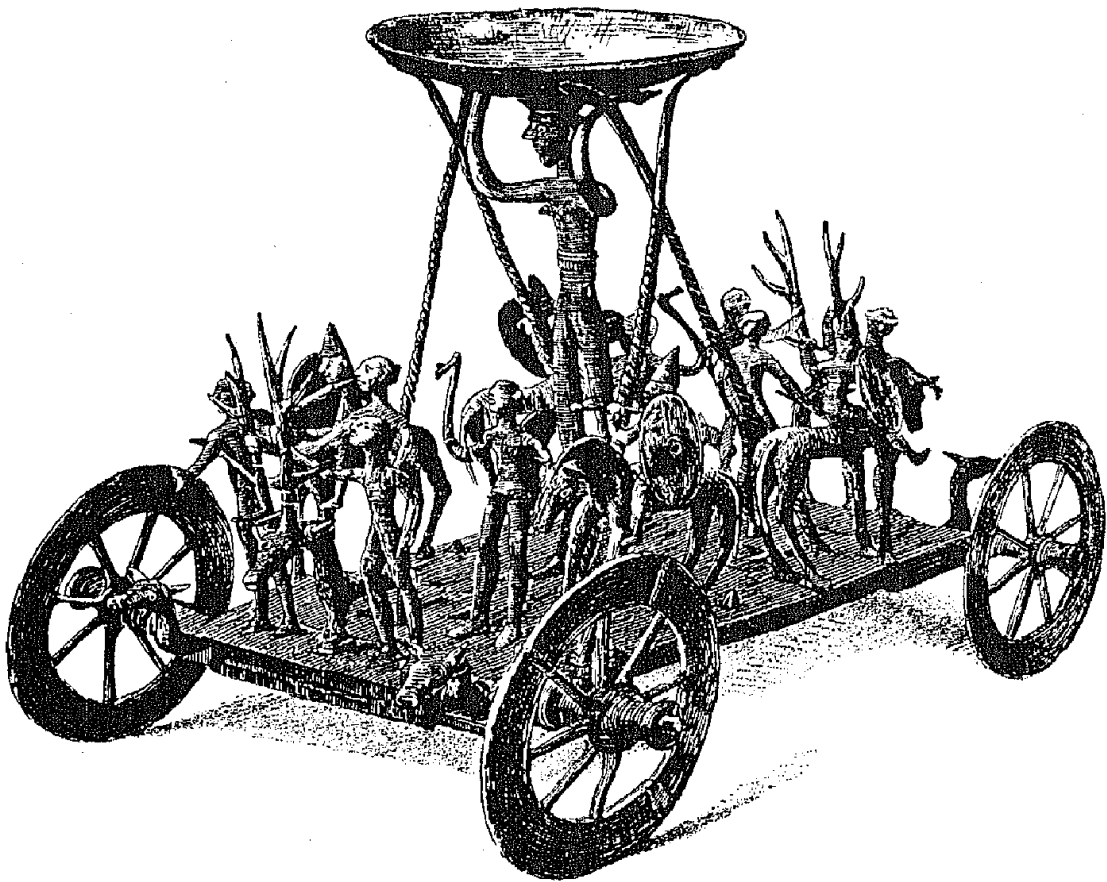
1. A comparer avec le char vide, destiné au maître des dieux et traîné par huit chevaux blancs, mentionné par Hérodote dans sa description de l'armée de Xerxès.



Planche XXXIII.



1. Le char cultuel de Trundholm (Danemark).



2. Le char cultuel de Judenburg (Styrie).

du soleil (fig. 1 XXXIII). Un char du même genre est représenté, à notre avis, par la pétroglyphe suédoise fig. 206. Les chars d'Este, de Corneto et de Glasinac y exposent des canards ou colombes, mais à quatre pattes. Celui de Peccatel (fig. 224) et son pendant d'Ystad, ceux de Skallerup (fig. 225), de Szaszvarossek (fig. 226), de Milavec, de La Côte-Saint-André, etc., portent de grands chaudrons. Enfin on voit exposé sur le dessin de char du tesson d'Oedenbourg (fig. 202) une stèle en forme de menhir. Que ce soit menhir ou statue humaine mieux accentuée, que ce soit un disque du soleil, un vase en forme d'oiseau ou tout simplement un grand chaudron, toujours il s'agit de représentations directes ou indirectes (attributs) de *divinités qu'on promenait en procession sur des chars*.

Notre char d'Ohnenheim, ceux de Birmenstorf et Dejbjerg ont peut-être fait le même service, porté en procession quelque statue ou attribut de divinité, ou ils ont porté quelque prêtre ou prêtresse présentant au public quelque attribut cultuel. La richesse du char, son siège, les anneaux résonnants, les traditions populaires qui s'attachent à ces tumuli d'Ohnenheim, tout nous porte à croire à un char qui a servi aussi au *culte*. Le fait que ce char a été enterré avec son possesseur n'exclut pas une telle destination ; il y a été déposé comme on a déposé et voué aux dieux ceux de Dejbjerg trouvés sans squelette ni cendres dans un marais.

#### *Légendes populaires s'attachant aux tumuli d'Ohnenheim.*

Ne peut-on et ne doit-on pas déduire de la présence d'un tel char de parade *le voisinage de quelque sanctuaire important ?*

En effet, certains indices prouvent une richesse et une importance toute spéciale de cette contrée tout justement à l'époque de notre char : Elle est en Alsace la plus riche en tumuli de cette époque<sup>1</sup>. Ces tumuli ont donné un mobilier des plus riches de l'Alsace. Le plus précieux dépôt d'objets de parure en or de l'Alsace s'est trouvé, en 1877, à trois kilomètres seulement de notre tumulus, à Heidolsheim, dépôt de marchand ou trésor d'un sanctuaire voisin, ayant donné 1377 grammes de bracelets et spirales en or massif<sup>2</sup>. C'est également d'Heidolsheim que nous avons rapporté d'un tumulus à sépultures de la Tène I et mérovingiennes la grande stèle à cupules en pierre calcaire de notre musée<sup>3</sup>. A quoi s'ajoute aujourd'hui notre char de parade d'Ohnenheim, véhicule qui a dû être d'une richesse extraordinaire.

Il paraît donc que cette contrée, à l'époque de transition entre le premier et le second âge du fer, avait une position prépondérante soit militaire, soit commerciale, soit culturelle, peut-être même tout cela à la fois. N'oublions pas que nous nous y trouvons, à notre avis, au

---

1. Par contre cette région n'a donné, jusqu'à ce jour, que très peu d'objets néolithiques, ce qui fait penser à une population assez faible à cette époque.

2. *Anzeiger f. els. Alt.* 1912, R. FORRER, *Ein figürlicher Schalenstein aus einem Tènegrabhügel bei Heidolsheim*, p. 317—319 et fig. 231.

3. Idem p. 324—330.

point de vue militaire, dans le voisinage immédiat d'une frontière importante, séparant la Haute de la Basse-Alsace, l'ancien évêché de Bâle de celui de Strasbourg et, très probablement, à l'époque de notre char, c'est-à-dire à l'époque de La Tène I, les Sequanes des Médiomatrices<sup>1</sup>. Pour la richesse de la contrée, n'oublions pas, outre ses champs fertiles, ses grands pâturages qui favorisaient l'élevage de troupeaux de toute sorte (l'élevage de chevaux y est encore aujourd'hui très en vogue) et le voisinage d'anciens cours du Rhin où des orpailleurs (entre Boozheim et Weisweil) extrayaient jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle de l'or du fleuve. Au point de vue culturel, nous avons déjà cité la stèle à cupules et le trésor de Heidolsheim, auxquels s'ajoutent notre char gaulois d'Ohnenheim et le sanctuaire d'Epona que nous venons de découvrir entre Mussig et Ohnenheim,<sup>2</sup> à 5 kilomètres à peine de notre tumulus. Un autre sanctuaire a dû exister dans la commune voisine de Hilsenheim où, au Kaisergarten, on a découvert, avec d'autres restes d'un bâtiment romain, la colonne probablement mithriaque publiée par nous en 1915<sup>3</sup>. A trois kilomètres seulement au sud-est de nos tumuli se trouve Marcolshheim, *chef-lieu du canton*, avec des restes préhistoriques, gallo-romains et mérovingiens. *A Ohnenheim enfin la tradition populaire place les sépultures du dieu Abolo, de Magomed et d'Attila.*

Ces légendes sont-elles d'invention moderne, ou ont-elles une base antique conservée par la tradition jusqu'à nos jours? N'oublions pas qu'assez souvent de telles légendes se fondent sur des faits qui ne peuvent avoir été inventés par les indigènes modernes. Rappelons la tradition populaire de Rimsingen en Bade attachant à un tumulus de cet endroit «la sépulture d'Attila, roi des Huns, y enterré sous un gros bloc en pierre». Or, en fouillant ce tumulus jusqu'alors intact nous y trouvâmes, en 1893, au centre de la sépulture, un squelette avec fibules de l'époque de transition entre Hallstatt et La Tène et sur le ventre du squelette un gros bloc en pierre<sup>4</sup>. Autre exemple: Aux deux tumuli de Peccatel s'attachait la légende «qu'à une certaine nuit de l'année les habitants souterrains de l'un des deux tumuli allaient prêter à ceux de l'autre tumulus un grand chaudron pour leur four et pour y préparer des repas». En fouillant les deux collines on trouva dans l'une le célèbre char à chaudron en bronze de Peccatel susmentionné (fig. 224), dans l'autre un «four» construit en pierres et muni d'un bassin en limon<sup>5</sup>.

Ces faits n'ont rien de commun avec les légendes populaires formées seulement après coup, c'est-à-dire à la suite de découvertes récentes. Ils sont au contraire le dépôt, souvent transformé et déformé, de traditions qui se sont conservées de père en fils dès les temps pré-

---

1. Voir à ce sujet: A. SCHRICKER, *Altteste Grenzen und Gawe im Elsass* (1884) et les travaux en préparation de l'auteur (Types d'enceintes en Alsace) et de M. Jean Colin (Frontières et déplacements des cités gauloises dans la région rhénane).

2. Ces «Cahiers», 1921, p. 1249: *Un sanctuaire d'Epona et une station romaine à Mussig-Vicenz.*

3. R. FORRER, *Das Mithra-Heiligtum von Königshofen bei Strassburg* (1915) fig. 3, pl. XXVIII et p. 114.

4. FORRER et MULLER, *Die Hugelgräber von Oberrimsingen*, 1893.

5. BAER et HELLWALD, *Der vorgeschichtliche Mensch*, 1880 p. 655/56.

historiques jusqu'à nos jours et ayant pour base des faits que vraiment personne n'a pu deviner ou inventer sans cette tradition continuelle (voyez à ce sujet le dernier chapitre de cette communication).

Aussi, dans les traditions susmentionnées qui s'attachent aux tumuli d'Ohnenheim, il nous paraît y avoir une « tradition antique » du même genre et non d'« invention récente. »

D'après la tradition locale, « *Attila, roi des Huns*, serait enterré dans un de ces tumuli. » Ce nom se trouve attaché très souvent à des tumuli des pays celtés<sup>1</sup>. Ce qui nous paraît assez important, c'est qu'il se rencontre surtout attaché à des tumuli préhistoriques celtés, mais pas (ou peu<sup>2</sup>) à des sépultures romaines ou mérovingiennes quoique ces dernières soient beaucoup plus indiquées pour cette appellation. Nous nous demandons en effet si cet « *Attila* » de la tradition populaire n'est pas plutôt de source gauloise, un nom et titre gaulois déformé et adapté seulement plus tard à l'« *Attila des Huns* ». Rappelons les noms gaulois et gallo-romains d'*Atta*, *Ateula*, *Atil*, *Atilus*, *Atillus*, *Atillus*, etc. Rappelons que cet *at*, *ate*<sup>3</sup> signifie *chef âgé* et s'est conservé dans notre contrée encore en *Atti*, le vieux chef de famille, et dans le nom du bon vieux démon forestier du mont Sainte-Odile *Hütata*<sup>4</sup>. Il nous paraît donc que la tradition populaire, tout en identifiant aujourd'hui cet *Attila* avec le roi des Huns, a désigné primitivement et tout simplement *tel tumulus comme étant la sépulture d'un chef âgé et vénéré, plutôt chef ecclésiastique que chef guerrier*.

À côté d'*Attila* on prétend à Ohnenheim « qu'y est enterré le dieu *Abolo* », déformation évidente d'*Apollon*. Rappelons que César VI 17 nous présente Apollon comme la première divinité vénérée chez les Gaulois après Mercure. La tradition locale peut donc avoir pour base ce dieu gaulois sans avoir recours à l'Apollon des Grecs. En effet cet Apollon gaulois doit avoir joué un rôle important dans notre région à en juger par l'autel gallo-romain trouvé non loin d'Ohnenheim, à Horbourg près Colmar, dédié à *Apollon Grannos Mogounos*<sup>5</sup>. Le nom d'Apollon gaulois, qu'il s'appelle déjà Apollon avant la conquête romaine ou qu'il ait été identifié seulement à cette époque avec le dieu indigène, s'y serait donc conservé dans la tradition, déformé en *Abolo* par le temps, comme *Ateula* s'est conservé dans cette région en *Atilla*, Ziu en Zischtî (Ziustag, mardi), le jour et le mois de Mars en mardi et mars, etc., etc.

Apollon, le précurseur de Sol, est le *dieu du soleil*. Est-ce par hasard que le tumulus avec char à quatre roues d'Uffing a donné le bout d'un bâton-sceptre surmonté d'une rouelle, symbole du soleil? Notre bout de bâton-sceptre (fig. C pl. XXXII) portait-il autrefois un attribut analogue?

---

1. En Alsace voyez le « tombeau d'Atilla » de *Blotzheim*, A. W. NAUE, *Denkmäler*, p. 509.

2. Nous n'en connaissons aucune.

3. *Ateulatos*, *Atepilos*, *Ateboduos*, etc.

4. A identifier peut-être avec *Silvanus Tettus* de Rheinabern?

5. CIL XIII 5315 : *Apollini Granno Mogouno aram Q. Licini Trio d. s. d.*

Apollon est aussi le *dieu chanteur*, le dieu à la lyre, le dieu protecteur de la musique, le dieu devin. Le druide barde est son interprète<sup>1</sup>. Est-ce du pur hasard que notre char, porteur d'un tel prêtre, ait été entouré d'un tas d'anneaux résonnants qui, aussitôt le char mis en marche, faisaient résonner leur musique de sistre, leurs *tintinnabula* agréables au dieu et chassant les démons ?

Si nous avons affaire avec notre «Abolo» à Apollon, il se peut qu'il faille chercher sur le même terrain l'origine de «Magomed» qui, selon la tradition populaire d'Ohnenheim, serait enterré également dans un de ces tumuli. Evidemment on pensera tout d'abord à Mahomet, prophète des Musulmans. Mais ce personnage ne joue généralement aucun rôle dans la tradition populaire de notre pays. Aussi étions-nous, au premier moment, fort étonnés d'entendre ce nom s'attacher à un de nos tumuli. Le «Magomed» ne serait-il donc pas plutôt la corruption d'un nom *antique*, tout simplement adapté en un temps relativement récent, à Mahomet ? Ne serait-il pas une corruption du surnom *Magounos* ou *Mogounos* donné à Apollo Grannos dans l'inscription citée plus haut de Horbourg ?

Ainsi la tradition populaire confirmerait et même préciserait nos déductions archéologiques.

Nous serions donc en présence d'un grand tumulus érigé en l'honneur d'un prêtre-druide de rang élevé, prêtre de l'Apollon gaulois, enterré à côté de son char, riche char de parade et de procession, sorte de trône roulant, et accompagné de son esclave conducteur, immolé pour servir son seigneur dans l'autre monde.

*La légende alsacienne du char en or du marais de Firstmiss  
et d'autres légendes à chars mystérieux.*

En Alsace il y a plusieurs légendes s'occupant de chars mystérieux et ayant évidemment une base remontant aux temps préhistoriques. C'est surtout le cas pour la légende du char en or du marais de Firstmiss dont nous nous occuperons après avoir parcouru rapidement les autres légendes de ce genre.

Dans toutes ces légendes il ne s'agit de chars de guerre ou de chars destinés au transport de marchandises, mais plutôt de voitures dites *Kutschen*, c'est-à-dire *carrosses*, destinées au déplacement de personnages de rang élevé, donc de chars d'une destination un peu analogue à celui d'Ohnenheim.

Autre coïncidence curieuse, ces légendes jouent pour la plupart dans la région entre Ohnenheim et les Vosges, donc sur un terrain assez limité, occupant les deux côtés de la vieille frontière entre le Haut-Rhin et le Bas-Rhin. La légende du char de Hoh-Rappoltstein s'avance même dans le voisinage immédiat de nos tumuli.

C'est un char partant, les nuits de Noël, du château de *Hoh-Rappoltstein* et parcourant avec ses chevaux, à toute vitesse mais sans cocher visible, la ville de *Ribeauvillé* pour disparaître alors sur

1. Voir à ce sujet les intéressants rapprochements reproduits par Déchelette, d'après d'Arbois de Jubainville, dans son Manuel II p. 446.

la voie vers *Guémar*, vieille ville seulement à 5 km. 750 de distance de nos tumuli d'Ohnenheim. Après deux heures du matin, le véhicule mystérieux reprend son chemin vers Ribeauvillé, où les habitants sont éveillés chaque fois par le *grand cliquetis* (unheimliches Rasseln) du char. Un petit garçon de cette ville rentrant un soir fort tard de Guémar rencontrait en route la voiture, y montait, s'endormit, et se retrouvait le lendemain matin dans la couronne d'un peuplier (voir Aug. Stœber, Sagen des Elsasses, 1852, p. 115).

Une autre légende (Stœber, p. 106) a comme point de départ la ville voisine de *Kaysersberg*. Un marchand de là, est obligé d'être de bonne heure à *Schnierlach-La Poutroye*. Il se met en route la nuit et rencontre un beau carrosse, grand et lourd. Le cocher l'invite à monter et aussitôt le char s'envole dans les airs; aux premiers rayons de soleil, notre marchand se trouve déposé sur le sommet d'une montagne vis-à-vis de Schnierlach, dans les Vosges. La population indigène appelle ce char mystérieux la *Teufelskutsche*, le carrosse du diable.

A *Dambach*, on se raconte (Stœber, p. 139) que le seigneur du château de *Bernstein* et sa femme, cette dernière ayant tué son mari par erreur, voyagent encore aujourd'hui dans certaines nuits *le long du Römerweg*, dans un carrosse en cristal et suivis d'une meute de chiens aboyants sortis de l'enfer (höllische Hunde). Le « carrosse en cristal » dérive probablement des premiers carrosses à fenêtres vitrées; cette allusion serait donc d'origine relativement récente; mais insistons sur leur qualité de char de luxe et de parade accentuée par la susdite description. Insistons aussi sur l'itinéraire de ce char « le long de la route romaine »; tous les autres chars de nos légendes suivent également des *routes antiques*.

Au fond de la vallée de la Bruche se trouve sur le sommet du *Langenberg* (830 m.) une *enceinte préhistorique* dite *Feengarten* (jardin aux fées) où, selon la légende, des fées toutes vêtues de blanc dansent pendant certaines nuits. De temps à autre arrive par les airs, du sommet d'une montagne voisine (*Ringelsberg?*), un char tiré par des chevaux. Son apparition fait disparaître les fées. Le char fait tout le tour du jardin et disparaît lors de l'apparition d'une des fées venant de faire sa prière dans la chapelle de Haslach (Stœber, p. 193).

La plus intéressante de ces légendes, contenant le plus d'indices préhistoriques, est celle du char de *Firstmiss*, racontée par Stœber en 1852, p. 93. Le *Firstmiss* (en 1594 *Ferichsmus*, mus, miss, moos, marais) est un petit plateau sur le chemin de la montagne du *Rheinkopf* (*Rainkopf*, 1298 m.) au sud-ouest de Metzeral. Il y a là une ferme et des pâturages marécageux. A sa base, à une hauteur de 920 m., se trouve l'*Altenweiher* (*Altweiher*), petit marais transformé en 1886/89 par un mur de 112 m. de longueur et 15 m. de hauteur en un lac réservoir. Ce *Firstmoos* (marais) était, selon la légende, autrefois un lac, au fond duquel des *démons puissants* gardaient des *trésors* et un *char en or*. De temps en temps, ce char remonte à la surface du lac et s'approche des bords. Il suffit dans un tel moment de tirer le char à une petite distance en dehors de la *zone des démons*, pour en prendre possession — à condition pour-

tant, que, pendant ce travail, on ne prononce, aucun mot, sous peine de perdre et le char et la vie.

Or, trois frères s'entendirent pour s'emparer du char dans une des nuits, où il avait l'habitude de remonter à la surface. Ils arrivèrent avant minuit près du lac et virent bientôt le char apparaître et s'approcher du bord. En se faisant des signes pour rester muets, ils s'emparèrent du timon en or et retirèrent le char hors du lac. Au dernier moment, une pierre se glissait devant l'une des roues et formait un petit obstacle. « Tenez bien, je vais l'enlever », criait l'un des frères; mais aussitôt tous les trois étaient pris par de fortes mains invisibles et jetés avec force dans le char qui disparaissait avec son butin dans l'eau.

*Ces trésors, déposés dans un marais ou lac, ne rappellent-ils pas ceux des Gaulois déposés dans le lac de Tolosa, pillé en 106 avant J. C. par le consul Servilius Cæpio, et ayant été si riches en or que sa valeur tombait immédiatement à Rome ?*

*Le char déposé dans le marais de Firtmiss, ne rappelle-t-il pas les chars déposés dans le marais de Dejbjerg, découverts en 1881 et 1882 et étant, nous l'avons vu, apparentés à notre char d'Ohnenheim ?*

Ne faut-il pas en admettre que, déposer des chars et d'autres trésors, butin de guerre, dans des marais ou lacs, était en usage aussi en Alsace? Le marais de Firtmiss fût peut-être un de ces endroits sacrés?

Ne nous heurtons pas au char « en or » et au timon « en or ». Même dans la tradition populaire moderne, une épée ou un bracelet en bronze se transforment vite en épée ou bracelet en or. Du reste Florus (III, 3) nous raconte que Bituitos, roi des Arvernes, défait par les Romains en l'an 121 av. J. C. au confluent du Rhône et de l'Isère, figura dans un cortège triomphal « monté sur son char d'argent ».

Ne discutons pas non plus si le char en or « monte ou descend dans l'eau ». La légende a changé seulement l'interprétation. En effet, c'est le niveau de l'eau qui monte ou baisse et rend le char visible ou invisible selon la saison.

« Le char s'approche du bord du lac »; en effet ce sont les bords qui s'approchent du char en temps de sécheresse et s'en éloignent quand l'eau augmente.

« La zone des démons », qu'il faut franchir avec le char pour être sauvé, ne rappelle-t-elle pas le cercle limitant le tumulus à char d'Ohnenheim et de tant d'autres tumuli dont nous avons entretenu le lecteur plus haut?

« Les démons gardiens des trésors déposés »: ce sont les divinités auxquelles ces trésors ont été voués. César nous dit, dans ses commentaires VI 17, que chez les Gaulois le butin était dédié au Mars gaulois.

Le même auteur, en parlant des tumuli érigés de butin, nous dit que la peine de mort était appliquée à ceux qui osaient les toucher: Or, les trois frères tentant de voler le char en or sont « noyés dans le lac ».

« Des mains invisibles les jettent avec force dans l'intérieur du char ». Qu'on se rappelle le dieu du chaudron de Gundestrup prenant de force un homme et l'enfonçant, la tête en bas, dans un

grand chaudron. Rappelons aussi les esclaves de la déesse germanique invisible, Nerthus, noyés dans le lac après y avoir lavé le char qui portait la déesse.

Rappelons enfin l'endroit où joue cette légende. Un marais sur une montagne déserte, dans les Vosges les plus hautes, loin de tout chemin et de tout village, là où ni Romain ni Franc n'a passé ou n'est allé chercher des trésors; end'oit tout près de l'ancienne frontière franco-allemande, autrefois (xvi<sup>e</sup> siècle) lorraine-alsacienne et à la ligne de séparation des langues romane et allemande. Donc, dans un pays où la légende germanique joue à peine un rôle, où les légendes sont généralement d'origine plus ancienne et ont plutôt de tendance celtique, conservée par les vachers et pâtres de la région dans leur langage indigène et régional. D'Ohnenheim, avec son tumulus à char gaulois dans le genre de ceux de Dejbjerg, ce marais est éloigné d'environ 34 km. direction sud-ouest. C'est dire que ces deux endroits ne sont pas très loins l'un de l'autre.

Il s'en déduit que *le rite gaulois et germanique de déposer des trésors, des armes et des chars voués aux dieux dans des lacs ou marais a existé aussi en Alsace et s'y est conservé dans la légende. Le char d'Ohnenheim nous prouve que de tels chars ont existé en Alsace déjà dès les débuts de l'ère gauloise.*

R. Forrer.

### Der Ringwall auf dem Kleinen Ringelsberg.

Nordwestlich von Ober-Haslach, zwischen Hasel- und Ringelsbachtal, erhebt sich steil bis zu einer Höhe von 644 m der Ringelsberg. Deutlich unterscheiden sich zwei ungefähr gleich hohe Kuppen der *Grosse* und der *Kleine Ringelsberg* (Fig. 1 Taf. XXXIV). Hang und Kuppen tragen zahlreiche und verschiedenartige Befestigungsreste, Ringwälle, Burgen und Schanzen, worin sich die wichtige Stellung dokumentiert, welche der Ringelsberg früher durch seine örtlich beherrschende Lage in strategischer Hinsicht eingenommen hat. Diese Befestigung durch verschiedene Ringwälle scheint auch dem Berg seinen Namen gegeben zu haben.

Ostwärts reicht der Blick über die Vorhügelkette der Vogesen bis weit hinab in das Rheintal. Im Süden überblickt man, vom hohen Wachtfelsen der Ringelsburg, beinahe das gesamte Breuschtal, während sich im Westen durch den Hohensteinfelsen der Ringelsberg weit in das Haseltal vorschiebt, mit seinen steilen und schwer zu erklimmenden Kuppen und Hängen einem Sperrfort vergleichbar. Mit seiner Sicht auf die gleichfalls altbefestigten Gipfel des nahen Katzenbuckels, des Mutziggfelsens, des Hahnenberg und des im Hintergrund gelegenen Girsbaden erscheint der Ringelsberg für sich wie ein Glied in der langen Kette alter Vogesenfesten.

Unter den Befestigungsresten des Ringelsberges selbst, die zeitlich vor die Erbauung der mittelalterlichen Ringelsburg auf dem Grossen Ringelsberge und der Burg auf dem Hohenstein (Fig. 2) zu rechnen sind, lenkt ganz besonders der noch gut erhaltene *steinerne Ringwall auf dem kleinen Ringelsberg* die Aufmerksamkeit des Vogesen-